

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

AVRIL 1896

ADMINISTRATION: }
23 RUE ST. NICOLAS. }

SOMMAIRE

LE SAGUENAY,	Mme. Dandurand.	L'INAUGURATION DU MUSÉE CANADIEN,	***
LE CONCERT DE MELLE, CARTIER,	***	LE MOUVEMENT SOCIAL,	Joseph Chailley-Bert.
LES INCONVENIENTS DU TÉLÉPHONE, Marie Vieux-temps.		LA CUISINE,	Tourne Broche.
DANS LES EGOUTS DE LONDRES, G. Labadie-Lagrave		ICI ET LÀ,	***
MADAME SINCENNES,	* * *	LA MODE,	***
"LE CIEL EST BLEU," Chant	M. Foley.	LES PAROLES RESTENT,	Jules Lemaitre.
COURTOISIE ANGLAISE,	Mme. Dandurand.	A PROPOS DE LAMENNAIS,	C. P. Chocarne
LA PETITE BONNE DE GEORGE SAND, Arsene Houssaye.		PAYSAGE BRETON,	F. Lamennais.
SANS LE VOIR,	Salvatore di Giacomo	INSTANTANÉS,	Montesquieu
CATHERINE II. ET GRIMM,	Michel Kanner.		

Le Saguenay

Hélas, cher lecteur, cela devait arriver. Il n'en pouvait être autrement. Le moyen, dites-moi, de voir le Saguenay et de rester muet. De pareilles émotions sont faites pour qu'on les partage. Et d'ailleurs, avec des gens habitués à se servir de la plume, il y a toujours un danger à craindre.

Pour ces gens là, regarder c'est observer, admirer c'est s'inspirer, voyager c'est prendre des notes, recueillir des souvenirs, des documents. Puis vient le moment où tout cela doit se traduire en noir sur du papier blanc. Le lecteur n'a plus qu'à subir son sort. Donc j'ai vu le Saguenay. Mes cartons s'en sont naturellement enrichis de ces quelques impressions. Je les glisse ici à la faveur de la question des voyages qui, à cette saison, revient sur le tapis.

Ce ne sont que des impressions que je puis prétendre donner sur un coin incomparable de notre pays que des plumes habiles ont décrit avant moi.

J'aime le nom sauvage de ce fleuve : le Saguenay ! Que notre érudition a bien fait de n'y pas substituer un vocable plus moderne, plus sociable, qui eut mal convenu à sa nature. Quand je coudoie dans la rue les anciens maîtres du sol que la force jadis ne put réduire ; quand je vois les fils

des terribles Peaux-rouge vêtus à l'américaine et affublés de noms inoffensifs comme Joseph Ladouceur, je ressens je ne sais quel mélange de tristesse et de pitié à l'égard de ces fiers Indiens dégénérés, domptés, dénationalisés par l'œuvre de notre civilisation. J'ai alors comme une intense aspiration d'en voir un vrai, avec un nom suggestif d'instincts féroces, avec la haine du blanc usurpateur de son territoire ; mon rêve est de sauter une fois les Rapides dans un frêle canot d'écorce, ayant pour pilote le fameux "gros Jean," et cela afin de revoir dans son élément, dans l'exercice de ses authentiques fonctions, et avec l'expression naturelle de sa physionomie, l'agile, le perfide et le superbe Iroquois.

C'est cette rare sensation de grandeur terrible, de redoutable mystère que vous donne le Saguenay, roi du Nord né de torrents furieux, qui se précipitent du haut des monts en déchirant leurs flancs. Son haleine puissante a l'âpre pureté des sommets où naît le jour, et le front des pics altiers, qui ouvrent à ses eaux un lit insondable, défie le temps faiseur de ruines, les siècles qui transforment, et l'humanité qui défloré tout.

A l'extrémité occidentale du St. Laurent, à la

tête de l'Ontario, le phénomène qui répond à notre Saguenay, le Niagara ne jouit pas de la même immunité.

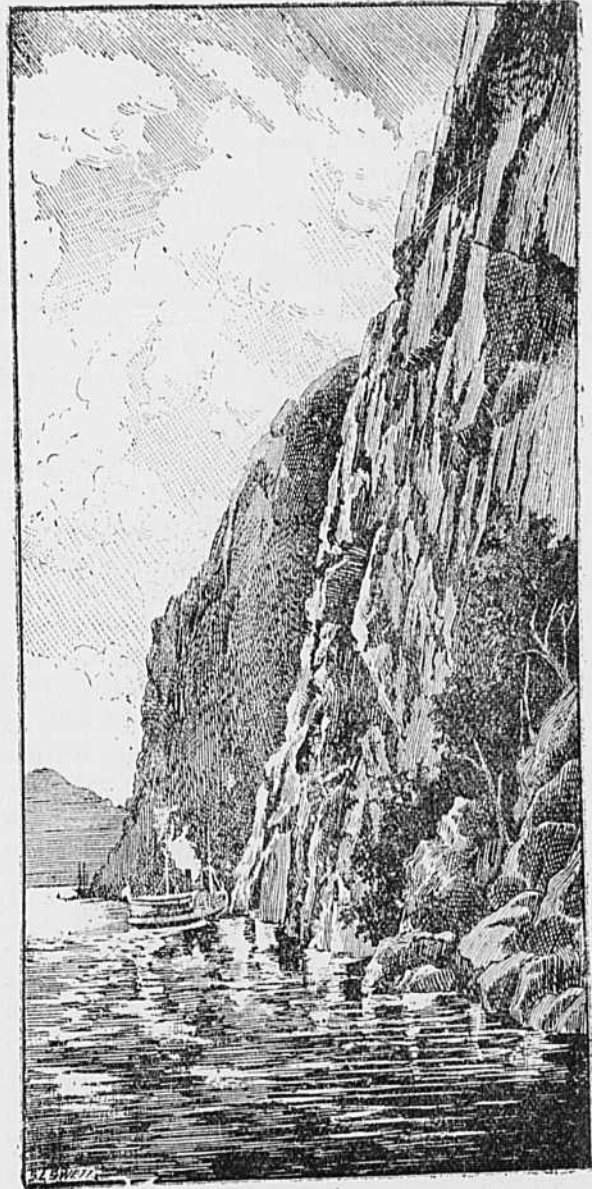
Aux flancs du monstre, là-bas, l'industrie s'est attachée comme une lèpre. Tout le long de la tranchée vertigineuse, taillée à vif dans le roc et au fond de laquelle la sinueuse rivière Niagara se tord comme un serpent aux écailles d'argent, des roues de moulins se montrent ; des cheminées d'usines, comme ces ignobles fumeurs qui souillent de leurs crachats les dalles d'un temple, vomissent la vapeur et la suie. Sur la paroi du roc même, les chevaux de fer, leur noire crinière au vent, cotoient l'abîme, et courent en jetant leur cri brutal, en sorte que cette avenue de silence, préparée par la nature au pèlerin recueilli qui voulait approcher du minotaure, est profanée par le commerce effronté. A la barbe même du colosse, malgré les menaces de sa voix de tonnerre, les manufacturiers ont établi leur vilaine fourmilière, et tout autour de lui la falaise laisse filtrer de minces filets d'eau — un peu de son sang — qu'ils ont dérobés pour l'alimentation des moulins. Un à un, on enlève à Samson ses cheveux. N'a-t-on pas encore parlé en ces derniers temps de ceindre son front indompté d'une couronne dérisoire ? Au-dessus du gouffre on suspendrait je ne sais quel édifice. O sacrilège !... C'est que ces industriels ont impunément attaché le grelot au cou du Pluton aveugle ; le succès les enhardit.

Au Saguenay, rien de tel à craindre. Que peut le pygmée humain contre cette garde de géants alignés en rangs pressés tout le long de son cours ? Nos essais de colonisation restent dans les profondeurs de cet océan de montagnes, le mystère de la vie du ver de terre et les routes que l'habitant s'y trace d'un village à l'autre, un sentier de fourmi dans les hautes herbes. Ces toits d'habitations — dont le groupe se pelotonne dans un repli de terrain — semblent eux-mêmes les tentes d'une caravane perdue au milieu du désert sans bornes. Le touriste qui arrête sur ces pauvres ruches humaines son regard ému se demande avec effroi ce qu'elles deviennent dans les tourmentes de l'hiver.

Au fond des vastes baies qu'un retrait de montagnes ouvre au fleuve comme en faisant la révérence à sa majesté, l'animation des chantiers jette à peine un soupir aux échos ; les piles de planches

neuves qu'ils amassent au pied de l'immense amphithéâtre paraissent quelques fétus de paille dorée sur le velours sombre du versant ; les lampes électriques, que les riches propriétaires de ces établissements allument le soir le long de leurs quais, brillent comme d'humbles lucioles dans une caverne d'ombre.

Et le vapeur puissant, duquel nous contemplons le décor surhumain, n'est, lui aussi, qu'un insecte



MONT TRINITÉ.

au pied du mont Trinité et du mont Eternité, ces deux himalayes jumeaux qui s'élancent tout droits du fond d'un abîme insondé jusque dans les nuages.

Devant la grandeur farouche de cette nature, devant la splendide rigidité de cette vierge terrible, fille du pôle, on a l'impression de la pureté triomphante unie à la force éternelle.

Le mot de "cataclysmes" vous vient naturellement à l'esprit comme sur les lèvres, devant l'étrangeté et la succession, pendant tout un jour, de tableaux qui sont comme la pétrification du paroxysme du bouleversement.

Est-ce là un simple coup d'ébauchoir infligé dans un moment d'impatience, par l'Artiste Créateur mécontent de son œuvre? On n'est-ce que le jeu d'un Dieu ironique, accumulant exprès des pyramides naturelles, par centaines, afin de damer le pion aux hommes orgueilleux qui ont mis des siècles à en édifier péniblement quelques-unes.

Je souhaite à tous ceux qui visiteront le Saguenay d'y entrer comme moi par un beau soir, au moment où le soleil s'abîme au fond, entre sa double chaîne de promontoires, garde d'honneur qu'on dirait postée là pour regarder passer un dieu.

Je voudrais aussi qu'ils n'eussent pas lu cette pâle description, ni même aucune autre, et qu'ils reçussent du spectacle inattendu, le choc qui vous fait tressaillir jusqu'aux moëlles, qui vous fait crier, qui vous fait pleurer.

Tandis que le bateau entre silencieusement dans la rade de Tadoussac, il s'écoule des minutes solennelles, un de ces moments de rare bonheur où l'âme trouve dans la contemplation du Beau Parfait, un avant goût et le pressentiment de sa destinée immortelle.

A Tadoussac qui commande une telle vue, qui occupe un pareil site, je me figure à tort que la vie des habitants doit être tragique et en harmonie avec l'aspect exceptionnel du pays. Ce sont des gens comme ailleurs, qui ont à côté de leur maisonnette un jardinet bourgeoisement planté. A la porte de la maison d'école un groupe de joyeuses fillettes, habillées à la dernière mode, nous montre le chemin de la petite vieille église, où l'on voit quelques tableaux datant du XVIIe siècle, dont l'un attribué à Boucher.

Dans ce temple exigu, abandonné par le culte pour une église neuve et tout-à-fait moderne, on vend des images et des photographies historiques — ce qui prouve que jusqu'en ce pays de miracle et de beauté les mêmes besoins et les mêmes intérêts régissent les hommes.

St. Alphonse au bord de cette admirable baie des Ha! Ha! est un autre petit bourg, enfoui dans l'ombre des immenses montagnes. Nous y cueillons sur les plates-bandes du presbytère les fleurs pâles mais robustes auxquelles la courte saison et les rayons comptés du soleil permettent de vivre.

La ville de Chicoutimi, où est le siège épiscopal, qui a le télégraphe et toutes sortes de commodités modernes, est le terminus de la ligne de vapeur 'Richelieu et Ontario.' Chicoutimi qui, elle aussi, a conservé son nom sauvage, est destinée à devenir la métropole du Grand Nord; c'est de ce centre que rayonnent dans la région les voies de communication.

Nous y primes le train qui conduit à Roberval — oasis dans la tristesse des solitudes du Nord, — paradis des chasseurs qui prennent dans le lac St. Jean des poissons plus gros qu'eux... si l'on en croit les prospectus.

De Roberval, quelques touristes munis de la grâce d'état, c'est-à-dire amateurs d'aventures, descendent les Grands Rapides et le cours accidenté du Saguenay jusqu'à Chicoutimi, en pirogues avec des sauvages. A la bonne heure! En voilà de la couleur locale.

Le retour s'effectue de jour. Ainsi le panorama magique de la plus belle rivière du monde — je l'affirme de confiance, sans avoir vu toutes ses rivales — peut être admiré à la lumière du soleil après nous avoir été montré aux rayons intermittents de la lune, qui, malgré sa gravité de reine, joue chaque soir sa partie de cache-cache avec le troupeau de mastodontes préposés à la garde du royal Saguenay.

M^{me} Dandurand.



Le Concert de Melle. Cartier

Cette vaillante jeune femme, qui est en même temps une excellente artiste, donnera, le 16 mai prochain, une soirée d'adieu au public de Montréal, avant son départ pour l'Europe.

Son Excellence Lady Aberdeen accorde son patronage à cette soirée, qui sera comme une continuation des séances du Conseil National des Femmes, et aura lieu le dernier jour de la Convention.

Nous sommes heureux que Melle Cartier nous fournisse l'occasion de lui témoigner une sympathie qu'elle mérite à tant d'égards, et nous sommes certains que le public sera fier, quand notre compatriote reviendra de Paris, pour briller dans notre monde artistique, d'avoir contribué quelque peu à l'établissement de sa réputation.

Les Inconvénients du Téléphone

Autrefois, à l'époque d'innocence et de simplicité, où l'électricité n'avait pas encore accompli au sein de la famille, ses coups d'état successifs, les choses se passaient suivant l'ordre naturel.

Ainsi il était entendu, par exemple, que des amis ne pouvaient se parler sans se voir, ni se voir sans se parler. Cette coutume arriérée ne manquait pas de charmes, et nos naïfs prédécesseurs n'eurent jamais l'idée de s'en plaindre.

Ils écrivaient bien quelquefois dans leurs effusions amicales : " Je voudrais être petit oiseau pour voler vers vous à toute heure, etc.," mais c'était une gracieuse fantaisie de l'imagination à laquelle la raison ne souscrivait pas.

Le miracle est aujourd'hui réalisé. Je ne jurerais pas qu'il n'ait apporté quelque regret à ses bénéficiaires.

Ce n'est plus seulement l'oiseau favori qui vient vous visiter discrètement et charmer votre ouïe de son gazouillement. C'est un essaim mêlé, criard, qui vous corne le fatidique *ring ! ring !* aux oreilles à tout instant du jour. Et le plus aimé lui-même, en se faisant familier, accessible, toujours présent, perd son prestige de cher absent doté de toutes les perfections qu'un contact journalier ne vient pas démentir.

Le souvenir ailé, poétique qui se dégageait du billet-doux, dans lequel on pouvait verser toute la tendresse de son âme, valait mieux que la réalité d'une voix enrôlée qui sort du vulgaire cornet.

Les malheureux fiancés qui correspondent par la voie électrique ignoreront toujours quelle réserve d'exquise affection réside en eux. Le meilleur des douces confidences s'arrête et reflue devant la tôle galvanisée du récepteur. Ce n'est que la plume en main que l'amant peut découvrir au fond de la mine d'un cœur épris, l'or pur de son amour.

Le fil vivant du téléphone qui transmet les commandes au boucher est non-conducteur des fines émotions.

Ne me parlez pas d'une conversation tendre, qui commence par l'énonciation d'un numéro d'ordre, par le *hello !* glacial ou maussade destiné à se reconnaître, ou par une méprise qui fait dire à

la voix aimée : " *Hello !* est-ce l'épicier ? "

Cela me fait l'impression de la rencontre de deux aveugles qui, se cherchant pour s'embrasser, se heurteraient d'abord violemment le front : le choc influe sur la chaleur de l'étreinte.

Tout ce commerce aimable, en somme, des billets affectueux écrits sous divers prétextes ou sans prétexte; ces missives, où l'esprit fait des grâces, où la galanterie s'exerce à tourner avec art des madrigaux exquis ; ces effusions échappées toutes vives du cœur dans l'expression d'un remerciement pour un service rendu, dans un simple envoi, dans la réponse à une invitation agréable—tout cela est aboli par la parole mécanique.

Oh ! le joli, oh ! le regretté Libre-échange que la Protection intempestive de l'électricité a par le fait anéanti !

Nos grand'mères nouaient de faveurs aux tendres nuances les feuilles blanches, les ailes repliées de ces messagers charmants, éclos à la chaleur d'un doux sentiment partagé, et qui restaient, témoins fidèles, pour perpétuer la piété du souvenir. Les reliquaires de nos enfants ne connaîtront pas ces gracieux indiscrets.

Si l'on eut de tendres amies, de respectueux admirateurs, de précieuses relations, si l'on nous aime, si on eut de l'esprit, nos héritiers ne pourront s'en vanter, car il ne restera de tout cela que la tradition orale ; et celle-la est éphémère, *Verba volant* : plus que jamais depuis le règne de la *télémanie* dans le monde.

On ne pouvait, entre amis, se voir sans se parler, vous disais-je. Et les rencontres, avec cet attrait de l'imprévu, s'accompagnaient de serremments de mains, des exclamations d'une joyeuse surprise, de questions pleines de cordialité. C'est à peine maintenant si on se salue d'un sourire. Comme on s'est tout dit tout à l'heure dans le trou noir de la boîte acoustique, l'intérêt du commerce de vive-voix a disparu.

Or, il suit que les intimes avec qui on cause de loin, pour ainsi dire, à mesure qu'on pense, sont ceux qu'on ressent moins le besoin de voir, tandis que pour les indifférents qu'on n'ose actionner comme de complaisantes marionnettes au bout de

la ficelle métallique, on se dérange plutôt. Singulier, illogique intervertissement de ce qui existait et devait exister !

On avait coutume de se croire bien défendu contre les importuns, contre les gens à qui on ne dit pas *son jour*, quand on établissait à sa porte une consigne sévère ; mais avec ce diable électrique de téléphone, nos ennemis, nos tyrans, nos *scies* chroniques ont une intelligence dans la place.

Au moment où vous vous y attendez le moins, vous voilà assignée devant le sphynx d'Edison. Une voix inconnue en sort :

— C'est vous, madame X !

— Oui.

— Restez-vous chez vous cet après-midi ?

— Pardon... vous êtes ?...

— Madame B. Je voulais être sûre de vous trouver chez vous,

— Malheureusement j'ai à sortir aujourd'hui...

— Et demain ?

— Demain aussi, je regrette ...

— Après demain alors ... au fait, vous avez un jour, je suppose. Quel est votre jour ?

Et c'est le sphynx moderne qui, intervertissant les rôles, vous arrache malgré vous votre secret.

Un mari du passé, qui avait eu la chance de s'échapper le matin du domicile conjugal sans être accablé de missions et de commissions de toute sorte, pouvait respirer en sécurité quand il avait tourné le premier angle de la rue.

La première chose qui attend celui de nos jours glorieux, dès son entrée dans son cabinet d'affaires, c'est une communication du garçon, qui lui dit :

— Monsieur, on vous prie d'appeler tel numéro.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? répond le pauvre homme au gracieux *hello ?* de sa femme.

— Mon Dieu, tu es parti si vite que je n'ai eu le temps de rien te dire !

— C'est que je suis pressé, ma chère amie. Il y a ici des clients qui m'attendent...

— Garde toi d'oublier les bottines des enfants. Il faut faire envoyer ça tout de suite, autrement ils ne pourraient pas aller patiner. Tu te souviens que c'est le numéro onze pour Alphonse, douze et demi pour Paul, douze et trois-quarts...

— Oui, oui, je sais !... dit le mari nerveux une main sur le manivelle du timbre.

— Attends ! attends ! ce n'est pas tout.

— Quoi alors ?..

— Tu sais que tu as promis de retenir nos places au théâtre. Tâche d'avoir une baignoire ; si elles sont toutes prises tu choisiras dans l'orchestre les numéros ...

— Bon ! Bon ! nous en causerons à midi....

— A midi ! mes sièges seront enlevés par d'autres. Je ne veux pas comme l'autre soir être étonnée entre toi et une grosse dame, avec une géante devant moi, et un monsieur empestant le whiskey derrière, et des voisins qui nous font lever à chaque entr'acte...

— C'est entendu ! c'est entendu. Mais ne pourrais-tu pas descendre toi-même ?...

— Y penses-tu ! M'habiller, trotter au mauvais temps ; toi tu passes devant la porte...

— Il fallait me dire tout ça à la maison.

— Je n'y ai pas pensé.

Avant l'épanouissement du progrès, chacun subissait la peine de son imprévoyance. L'électricité qui sert l'homme dans une foule de détails de la vie matérielle lui donne encore ce privilège de faire expier ses fautes par les innocents.

Le chef d'une maison d'affaires, qui a le malheur d'avoir comme employés de trop jolis garçons, profère quelquefois ses plaintes en famille.

— Ce jolicoeur d'Un Tel, s'il continue je vais le flanquer à la porte. C'est trois ou quatre fois par jour que ce polisson s'installe au téléphone pour baguenauder et jacasser avec je ne sais quelles petites folles qui ont l'effronterie et l'inconvenance de le déranger... La prochaine fois que cela arrive, je leurs réponds moi, à ces écervelées comme elles le méritent !

Au milieu du silence que sa sortie a provoqué, si le terrible papa élevait alors la voix pour exiger à cet égard la *robe nuptiale*, pas une de ses filles peut-être ne pourrait s'asseoir au banquet familial.

Heureusement que la dureté de sa tranche de bœuf en le distrayant de ce sujet épineux l'empêche de poursuivre une cruelle conversation, qui finit inopinément par cette question :

— Ma chère amie, dis moi, où as-tu acheté ce vieux cheval ?

— Ne m'en parle pas, c'est parce que je l'ai commandé par le téléphone...

Toujours ce fâcheux, ce brouillon, cet insupportable téléphone.

Encore si on pouvait faire extraire ses dents, aller à confesse, assister à l'école, au cours, payer ses créanciers, répondre à ses locataires, faire certaines visites, subir certaines conversations, essayer ses robes, essayer les admonestations paternelles, rencontrer les importuns, avaler un mauvais

dîner, accueillir ses parents de campagne, étreindre ses chaussures, prendre médecine, perdre ses élections, tirer le diable par la queue, pâtir et mourir par le téléphone.

Mais voilà autant de mauvais pas dont cet officieux est impuissant à nous tirer.

Marie Vieuxtemps.

Dañs les Égouts de Londres

Un voyageur qui va s'aventurer pour la première fois dans une région peu connue ne doit pas se mettre en route sans avoir consulté un habitant du pays. Un des collaborateurs de l'*English Illustrated Magazine*, ayant obtenu l'autorisation de visiter les égouts de Londres, ne manqua pas à cette règle de prudence, et son premier soin fut de s'adresser à un de ces personnages chaussés de bottes monumentales qui montent la garde au bord de ces précipices d'où s'échappent des émanations désagréables pour l'odorat des passants,

Les égoutiers sont une des rares corporations qui ne soient pas encore habituées à se prêter complaisamment aux exigences de l'interview, et l'homme aux grosses bottes ne répondit tout d'abord que par des monosyllabes maussades aux questions de M. Wilfred Wemley. La glace finit pourtant par se rompre, et la conversation, laborieuse et languissante au début, s'anima peu à peu.

— Il ne doit pas faire bon de descendre là-dedans aujourd'hui, dit le reporter en montrant du doigt le fond du précipice où tourbillonnaient les torrents d'un liquide noir comme une cataracte d'encre.

— Monsieur, il ne dépend que de vous d'y aller voir, si vous avez quelque envie de laisser *des veuves* et des orphelins.

Ce pluriel appliqué au mot de veuve causa quelque surprise au collaborateur de l'*English Illustrated Magazine*, qui dut se demander si la polygamie était en honneur dans le monde des égoutiers, mais à l'accent convaincu de son interlocuteur, il reconnut que cet artifice de langage était exclusivement destiné à produire plus d'impression sur l'esprit d'un profane, et il reprit :

— Je m'aperçois en effet qu'il y a bien peu de professions aussi dangereuses que la vôtre.

— Cela dépend du temps qu'il fait. On ne peut pas s'imaginer avec quelle rapidité l'eau monte dans les égouts. En ce moment, par exemple, elle arrive à peine au-dessus de la cheville, rien ne me répond que dans vingt minutes elle ne dépassera pas ma ceinture. Pour cela, il suffit d'une averse. Un de mes camarades a été noyé, il y a quelques semaines, au-dessous de la rue où nous sommes en ce moment. Le malheureux s'est laissé surprendre par une crue subite ; il a perdu pied et a été entraîné à plus de huit cents mètres plus loin.

Moi-même, au mois d'avril de l'année dernière, j'ai cru que ma dernière heure était venue. Le temps était sec, il n'avait pas plu depuis fort long temps, et ce jour-là vous auriez parié votre tête qu'il ne tomberait pas une goutte d'eau. Je dis au camarade qui, pour obéir au règlement, aurait dû suivre sur la chaussée le même itinéraire que moi dans le canal souterrain, et vérifier à chaque " regard " d'égout si son concours ne m'était pas nécessaire, qu'il pouvait aller se promener où il voudrait, s'il en avait envie, car je me croyais bien sûr de n'avoir pas besoin de lui. Voilà qu'au bout d'un quart d'heure la pluie tombe à torrents ; j'ai de l'eau jusqu'aux épaules, le courant me fait parcourir beaucoup plus vite que je n'aurais voulu un trajet de quatre ou cinq cents mètres, et il s'en faut de bien peu que je ne perde pied ; enfin, j'arrive à un embranchement, et je me cramponne sur un refuge d'où l'on vient me retirer.

Jamais je n'avais vu la mort d'aussi près. Je crois bien que ce jour-là les rats eux-mêmes étaient effrayés. Ils poussaient de petits cris d'alarmes en se sentant entraînés par le courant, et il y en a bien une cinquantaine au moins qui, en nageant à toute vitesse, sont passés si près de mon visage,

qu'ils ont défrisé mes moustaches.

—On prétend, dit-il, que nous respirons un air un peu lourd, mais, pour ma part, je n'en ai jamais été incommodé. Regardez-moi, je vous prie ; je touche à la soixantaine, et depuis l'âge de seize ans je suis dans la partie. Franchement, est-ce que j'ai l'air d'un malade ?

La plupart de mes camarades se portent aussi bien que moi, et, si on ne nous envoyait que de la vraie eau d'égout, aucun de nous ne serait à plaindre, mais dans certains quartiers de Londres elle est assaisonnée d'ingrédients chimiques, qui ébranlent notre santé et, parfois même, mettent notre vie en péril.

Les produits naturels, quels qu'ils soient, sont inoffensifs, mais la chimie, monsieur, quel fléau que la chimie ! Toute la canalisation souterraine du sud de la métropole est empoisonnée par les résidus des usines. Il y a deux ans, quatre de mes camarades ont été asphyxiés au-dessous de Fleet Street. Il n'est pas un seul égoutier de Londres qui n'ait été rendu malade par les gaz nauséabonds qui se dégagent des détritiques des fabriques. Quand le gouvernement se décidera-t-il donc à intervenir et à mettre fin à cet abus ? Ceux qui nous envoient ces poisons, je voudrais leur faire passer une journée ou deux dans certains égouts des quartiers du sud, et ils verraient si l'on y respire un air agréable à l'odorat et bienfaisant pour la santé.

—En dehors des maladies occasionnées par les émanations délétères des gaz qui se dégagent des résidus des usines, ne croyez-vous pas qu'il est malsain de vivre dans une atmosphère humide et d'avoir les jambes dans l'eau toute la journée ?

—Monsieur, répondit l'égoutier, nous sommes

protégés par nos bottes. Les bandelettes de laine dont nos jambes sont emmitouffées nous mettent à l'abri du froid et de l'humidité. Je suis d'ailleurs persuadé que l'eau d'égout n'est pas aussi perfide que l'eau claire. C'est à peine si, de loin en loin, je ressens quelques légères douleurs dans les bras et dans le dos, mais je n'ai jamais été à l'hôpital, ce qui est un brevet de santé extrêmement rare pour un homme de mon âge. Les égoutiers aussi souffrent parfois de la gorge, et ont assez fréquemment des rhumatismes ; mais la fièvre leur est inconnue. Je n'ai jamais entendu parler d'un seul de mes camarades qui en fût atteint. C'est une erreur de croire que l'air des égouts ressemble à l'air des marais.

En général, les ouvriers n'aiment pas à faire exactement connaître le chiffre de leur salaires ; mais l'égoutier, qui était entré dans la voie des confidences, n'hésita pas à révéler les bénéfices de sa profession.

Je gagne, dit-il, vingt-huit francs par semaine, et il s'en faut de beaucoup que je sois surchargé de travail. Bien souvent, nous sommes dispensés pendant plusieurs jours de suite de descendre dans les conduits où l'eau est trop abondante pour qu'un homme puisse s'y aventurer, et, d'autre part, il n'est pas rare que notre besogne se réduise à une simple promenade. Il nous suffit d'une visite sommaire pour constater que tout va bien. Croyez-moi, monsieur, je n'ai pas en somme à me plaindre de mon métier.

Sur cette déclaration rassurante, le reporter s'éloigna, étonné qu'il fallut descendre dans les égouts pour découvrir enfin un homme qui fût satisfait de son sort.

G. Labadie-Lagrave.

Madame Sincennes

Pour répondre à l'appel de nos journaux, je préparais l'esquisse d'une de nos héroïnes de l'Histoire du Canada, quand la mort, qui "a des rigueurs à nulle autre pareille," nous enleva Madame Sincennes, une figure contemporaine, remarquable à bien des égards, et j'ai cru que l'enseignement, qui se dégagerait d'un aperçu de la vie

de cette noble femme, serait plus utile, plus vrai, en ce qu'il serait plus pratique et plus à notre portée.

Issue d'une de nos familles bourgeoises les plus en vues et les plus distinguées, Madame Sincennes reçut l'éducation de famille et l'instruction de pensionnat que nous recevons toutes dans ce

milieu, formation suffisante en son temps, mais qui répond à peine aujourd'hui aux exigences qu'imposent les vicissitudes de la vie moderne, où la stabilité des positions et des conditions n'existe plus comme autrefois.

Madame Sincennes était un type bien caractérisé, bien énergique, aussi n'accepta-t-elle pas sans lutte la ruine qui la menaça à la mort de son mari ; car la maladie avait abattu celui-ci avant qu'il eût assuré l'avenir des siens. Grâce à son labeur pénible et à des démarches incessantes, cette vaillante femme sauva un débris de sa fortune ; puis, ce devoir rempli, elle reprit bravement le travail pour gagner son pain, ne voulant pas détourner une parcelle de ce petit capital qu'elle remit intact aux enfants de son mari. Ce fut là sa première initiation aux affaires ; elle fut sérieuse, car pendant plusieurs années elle se trouva en rapport constant avec le monde du commerce, de l'industrie et des finances. A ce sujet, elle nous exprima elle-même le regret d'avoir débuté avec si peu de notions sur la marche des choses. Quand nous la félicitâmes sur son ordre, sa précision, son sens pratique : " Ah ! disait-elle, j'ai appris à mes dépens, et l'expérience a été parfois une dure maîtresse ; si j'avais su les éléments de ce que j'avais à faire, j'aurais évité bien des sottises."

Son frère, Monsieur Louis Perrault, à la tête d'un fort établissement d'imprimerie, la consultait dans presque toutes ses transactions, tant il avait confiance dans son esprit droit et lucide. Durant ses nombreuses absences elle le remplaçait au bureau. Aussi quand il s'aperçut que sa fin approchait, il la pria de prendre la direction et l'entière responsabilité de son entreprise. Avec le dévouement qui était le fond de sa nature, elle y consentit. Sans calculer ses forces, elle se chargea du réglemeut d'une succession compliquée, et elle s'acquitta de ces charges avec un zèle, une ardeur de bien faire qui la consuma en moins d'une année.

Dans les différentes phases de son existence, cette brave femme montra toujours un caractère au-dessus des événements, et qui domina l'adversité. Modeste dans la prospérité, patiente dans l'infortune, jamais elle ne se laissa arrêter par les difficultés de la vie. Elle s'efforça de surmonter

les unes, guidée par ce jugement sûr que secondait toujours un élan de son bon cœur ; les autres elle les subit sans jamais se plaindre de sa destinée.

Ce fut une honnête femme dans la plus belle acception du mot, dont la bonne volonté fut toujours au service de la charité et de l'affection.

Avoir connu cette femme de cœur et d'intelligence est un bonheur ; avoir vécu dans l'intimité de cette âme d'élite exerce une heureuse influence sur toute une existence. Une aussi belle vie que la sienne est puissante devant Dieu ; et pour nous, il s'en détache un enseignement dont nous pouvons et devons toutes profiter.

Dans ces temps mouvementés, où la femme se trouve, par la force des circonstances, lancée dans la lutte pour l'existence, ne serait-il pas temps de lui mettre un outil entre les mains dont elle pourrait se servir ? Ne serait-il pas utile, nécessaire de lui donner une formation plus pratique, une instruction plus solide ?

Chrétiennes, nous acceptons les adversités inévitables ; mais il est des misères qui peuvent s'amoindrir par l'effort personnel. Le travail, l'énergie, ces leviers puissants nous aideront à briser les difficultés, à conquérir l'indépendance et le bien-être, sans toujours compter sur les autres.

Nos soi-disant droits seront illusoire, tant que nous ne serons pas capables de les soutenir en les imposant. Pour toute femme bien équilibré le sentiment de faire tout son devoir doit primer le désir d'affirmer ses droits ; il faut donc connaître ces nouveaux devoirs qui nous incombent, et pour les remplir avec intelligence, il faut une préparation, une formation. Aux parents à donner la direction.

Une Amie.

Montréal, 13 Avril 1896.

LE CIEL EST BLEU!

POÉSIE DE CH. FOLEY.

MUSIQUE DE C. CHAMINADE.

ALLEGRETTO. (♩ = 104)

PIANO.

The first system of the piano score is in G major and 6/8 time. It consists of three measures. The first measure starts with a piano (*p*) dynamic. The second measure features a *più* marking. The third measure begins with a forte (*f*) dynamic. The score is written for both treble and bass staves.

The second system of the piano score continues the piece. It consists of three measures. The first measure has a forte (*f*) dynamic. The second measure has a piano (*p*) dynamic. The third measure has a piano (*p*) dynamic. The score is written for both treble and bass staves.

p

Com-ment peut-on di - re qu'il pleut?... Où voit - on poindre u - ne tour-

The third system of the piano score includes the vocal line and the piano accompaniment. The vocal line is in the treble clef and begins with a piano (*p*) dynamic. The piano accompaniment is in the bass clef. The system consists of four measures. The score is written for both treble and bass staves.

men - te? Puis-que je vais chez mon a - man - te, Le ciel est

p *pp*

bleu!... Qui dit que la chouette mé-chan-te... Hurle au som-met des vieil-les

più f *cresc.*

tours?..... Ma mai-tres - se a mis ses a-tours, Donc l'oiseau chan -

f *dolce.* *pp*

mf *dolce.* *pp*

p

te..... Qui dit rose et mu-guet dé-funts, Par-ce que l'hi-ver les em-

cresc. *2 p p*

por - te Ma bien - ai - mer ou - vre sa por - te Tout est par - fum ?.....

cresc. *f pp* *2* *m g.*

p

Et la mer immen - se la mè - me, Que sous un beau ciel de sa-

phir,..... Et la ra-fale est un zé phyr, Car el-le m'ai - - me!.....

Courtoisie Anglaise

Un député anglais a rendu un témoignage flatteur dans la chambre fédérale au talent de nos compatriotes.

Le Dr. Weldon, avec cette largeur de caractère et cette généreuse bonhomie qui distingue sa race, n'a pas craint de proclamer en plein parlement que le plus grand orateur, le plus grand historien et le premier écrivain de notre pays sont des canadiens français.

Cet historien, cet orateur et cet écrivain, est-il besoin de le dire, sont MM. Pierre Garneau, Laurier et Fréchette.

Un tel hommage, et rendu par un étranger, est d'un bel exemple pour nous qui nous entre déchirons, pour nous qui ignorons le sentiment de la solidarité nationale.

Il est de fait que dans l'élévation des nôtres aux honneurs publics et dans la consécration de toute réputation canadienne française, le concours le plus loyal et le plus efficace est souvent venu des anglais.

C'est d'eux qu'il nous faudrait apprendre en quelle estime on doit tenir ceux qui illustrent notre race. Il semble en vérité qu'au lieu de nous réjouir de leur renommée, acquise en dépit de tant d'obstacles, nous la subissons jusqu'à ce

que l'occasion nous soit offerte d'y porter atteinte et de la ruiner s'il est possible.

D'où vient donc que nous jalousons plutôt un canadien français qui arrive aux honneurs qu'un anglais pour lequel cela semble presque naturel ? Et qu'est-ce que ce vilain sentiment qui nous rend si agréable la vue de l'humiliation ou de la chute de l'un de nos frères ?

Vrai, ce sont là des dispositions qui ne nous font pas honneur, et je ne puis y trouver la trace de la belle fierté française.

Se peut-il que les chicanes de notre misérable politique aient oblitéré à ce point chez nous le sentiment de l'honneur patriotique ?

Mon Dieu, si la politique doit entrer ici en ligne de compte, qu'on s'inspire donc de vues moins mesquines et de souvenirs plus nobles.

Il faudrait relire ce Garneau, devant lequel nos anciens oppresseurs et nos amis d'aujourd'hui s'inclinent—Garneau que quatre-vingt-dix sur cent de nos canadiennes connaissent à peine de nom.

En voyant à quel prix, après combien d'efforts, après quelle longue période d'humiliation notre nationalité a enfin reconquis sur ce sol français, fécondé par le sang et la sueur de nos pères, sa

part de soleil et son droit de cité, on se sentirait plus heureux de l'affermissement de son influence, on modérerait les mouvements d'une haine fratricide, et l'on serait moins pressé de démolir tout ce qui parmi nous tend à s'élever.

Relisons donc notre tragique et glorieuse histoire, afin que ses grands souvenirs électrisent la corde patriotique que nous avons étrangement relâchée.

M^{me} Dandurand.

La Petite Bonne de George Sand

Arsène Houssaye, le brillant écrivain, va publier ses souvenirs de jeunesse. Nous en détachons pour nos lectrices, auxquelles les confidences d'un jeune bohème ne sauraient convenir, la page qu'on va lire, et qui est charmante et sans doute peu connue.

Au temps où j'habitais, en compagnie de Jules Sandeau, une maison située rue du Bac, n° 100, nous avions pour voisine M^{lle} Dorval, qui, tous les soirs, au retour des représentations de *Marie-Jeanne* à la Porte-Saint-Martin, recevait la visite de son amie, Mme Sand. C'étaient alors deux amies inséparables, qui trouvaient dans leur amitié l'âme du génie. Quand Mme Sand était empêchée de venir chez M^{lle} Dorval, la grande dramatisante nous invitait, Sandeau et moi, à son très frugal souper. Nous n'étions invités que ces jours-là, car Mme Sand ne voulait pas voir Sandeau.

En ce temps-là, Mme Sand avait une cuisinière et une petite trotte-menu, amenées de Nohant. La petite trotte-menu se nommait Eléonore; c'était une fillette bien éveillée qui ne doutait de rien. On faisait un doigt de cour à sa jolie moue, à ses beaux yeux et à ses belles dents; mais invariablement elle répondait: "Il est trop tard; j'ai donné mon cœur." Celui qui possédait un pareil trésor était un invincible paysan des environs de Nohant.

Ce beau rustre avait conquis la petite Eléonore en pleurant dans ses cheveux, sous prétexte qu'il la quitterait bientôt pour aller faire la guerre aux ennemis, c'est-à-dire qu'il avait pris un mauvais numéro, et qu'il lui fallait partir ou acheter un remplaçant: on était en 1847. "Et combien ça coûte-t-il, mon pauvre Jean-Louis?"

— "Ça coûte un beau billet de mille francs, pour le moins."

Eléonore jugea que c'était cher d'acheter un homme; mais elle ne désespérait pas.

Un matin, voilà que tout justement Mme Sand dit à Nonore:

— Il faut aller chez M^{lle} Dorval lui porter cette

lettre; ne va pas la perdre, car il y a dedans un billet de mille francs.

— Oh! n'ayez pas peur, je vais cacher ça dans mon corsage.

— Oui, mais prends garde qu'on n'y mette la main.

— C'est moi qui n'ai pas peur!

Et voilà Nonore en route pour la rue du Bac, n° 100. Avant d'arriver, Nonore réfléchit que ce billet de mille francs c'était tout juste de quoi acheter un homme à son amoureux. Et voilà le diable qui la tente, la tête lui tourne, elle entre dans un cabinet de lecture, elle se met à écrire une lettre, elle ne s'attarde pas aux fautes d'orthographe. Lisez plutôt:

"Mon cher Jean-Louis, je suis aux anges comme on dit: je viens de trouver tout juste un, billet de milles francs. C'est le bonheur pour nous. Dépêche toi d'acheter ton homme et de faire publier nos ban. Je t'embrasse comme si j'y étais."

Et la petite drôlesse signa:

"Ta Nonore pour la vie."

Après le cabinet de lecture, elle entre chez une fruitière où elle achète pour deux sous de prunes et où elle vole un oignon. Il fallait bien pleurer pour dire à Mme Sand: "En passant trop près d'un régiment, quelques-uns m'ont houspillée, si bien qu'en arrivant chez M^{lle} Dorval je n'ai pu retrouver ma lettre... Battez-moi, vous qui avez toujours été si bonne pour moi!"

Nonore avait si bien pleuré, grâce à l'oignon, que Mme Sand la crut sur parole. Son premier chagrin fut de ne pouvoir retrouver mille francs pour les envoyer à M^{lle} Dorval, horriblement poursuivie par ses créanciers. Jules Sandeau, était poursuivi lui-même. La grande romancière voulait courir chez Buloz, quand survint Michel de Bourges qu'elle avait invité à déjeuner. Deux convives inattendus vinrent coup sur coup: Pierre Leroux et Jules Favre. George Sand se résigna; elle reprit sa bonne et loyale figure animée d'un vague sourire.

Nonore servit à table comme d'habitude.

— La fillette a pleuré ? dit Michel de Bourges.

— Oui, répondit George Sand, voilà pourquoi vous me voyez quelque peu préoccupé ; figurez-vous que cette écervelée s'est laissé voler dans son corsage une lettre que j'écrivais à Mme Dorval en lui envoyant mille francs.

— Comment ! si futée et si niaise tout à la fois ?

— Oh ! elle est trop coquette ; je la renverrai à sa famille dès demain.

Et comme Eléonore sortait, éclatant en sanglots, Jules Favre, ce grand avocat qui renfermait un juge d'instruction, dit à Mme Sand :

— Etes-vous bien sûre que la fillette ne ment pas ? Elle se serait laissé voler sans crier gare ! Permettez-moi de l'interroger.

— C'est cela, dit Pierre Leroux ; nous allons nous constituer, pour notre dessert, en cour de justice. Rappelons l'accusée.

Et il sonna.

Nonore reparut, essuyant toujours ses yeux.

Jules Favre l'interrogea, et la surprit bientôt en flagrant délit de mensonge. Il devint si terrible que la fillette perdit la tête, éclata en sanglots, cette fois de vrais sanglots, et avoua sa faute.

Ce ne fut pas sans supercherie encore, puisqu'elle fit semblant de se trouver mal.

Quand elle fit semblant de revenir à elle, nouvel interrogatoire, et elle entra alors dans tous les détails de sa passion pour Jean-Louis, qui l'ensorcelait.

— Maintenant, murmura-t-elle, tout est fini, je vais aller en prison et il mourra de chagrin.

Cette fois, Nonore pleurait de vraies larmes, si vraies que voilà Mme Sand qui se laisse prendre, qui saisit les mains de la voleuse et lui dit avec émotion :

— Ma pauvre enfant, ce n'est pas ta faute ; voilà toute une année que tu es charmante avec moi. Ma cuisinière me vole tous les jours, mais c'est la coutume de Paris ; toi, tu ne m'avais jamais dérobé une épingle : eh bien ! puisque tu as envoyé les mille francs à ton Jean-Louis, je veux te sauver de lui et de toi-même. Qu'il garde les mille francs, qu'il s'achète un homme, qu'il se marie avec toi, et je trouverai des marraines pour tes enfants.

Cela fut dit avec tant de cœur et de simplicité que toute la cour de justice fut prise à son tour ; les trois philosophes presque en même temps se jetèrent au cou de Mme Sand. La petite voleuse sembla alors une victime de son cœur ; ce n'était plus elle qui avait volé, c'était Jean-Louis qui avait pris possession de son âme.

A deux mois de là, Nonore épousa Jean-Louis.

Il faut dire à son honneur qu'il offrit de s'engager par écrit à acquitter cette dette ; mais quand, plus tard, il porta les mille francs à Mme Sand, elle se récria en disant qu'elle les avait donnés. Et sur ces mots elle donna encore dix louis pour les cinq enfants.

Mme Sand n'avait-elle pas abordé et résolu un des problèmes de la question sociale qui l'a toujours préoccupée ?

A l'inauguration de la statue de George Sand, Lesseps salua cette statue au nom de l'Académie, comme je la saluai moi-même au nom des lettres.

Pourquoi n'avons-nous pas, l'un ou l'autre, rappelé dans notre discours, qui fut bien plutôt une causerie qu'une conférence, cette bonté si simple et si touchante de la grande romancière ?

Arsène Houssaye.

Sans le Voir—NOUVELLE

Comme en ce monde celui qui pense à ses affaires et met chaque chose à sa place est proclamé sage, aussi, quand, après la mort de Selletta, balauteur, qui en premier lieu avait été cocher de fiacre, et auparavant encore avait tenu un petit commerce de comestibles, la veuve Carmela enferma son gamin à l'*Albergo dei Poveri*, envoya sa petite fille dans un atelier de couturière, et ne garda près d'elle à la maison que le marmot qui lui suçait la

vie, pendu toute la sainte journée à son sein flétri ; la plupart des voisines, et c'étaient les plus âgées, dirent qu'elle avait bien fait d'arranger les choses de cette façon, désolée et sans ressources comme Selletta l'avait laissée. Les autres en petit nombre, et c'étaient les mamans toutes jeunes et de fraîche date, qui commençaient avec leur première maternité à concentrer tout leur amour sur leur progéniture, dirent que les enfants étaient le sourire de

la maison, et qu'il fallait avoir vraiment un cœur bien dur pour les éloigner, et un courage, oh ! alors un courage !

— Comment faites-vous pour rester toute seule ? disait à la veuve Nunziata Fusco, une blonde grassouillette, portant à son cou un *bambino* blond et grassouillet comme elle.

— Dites-moi, pleurnichait la veuve, comment aurais-je pu faire avec trois petits anges autour de moi ? Ce sont trois bouches, bien sûr. Et puis, Nanninella, vous le savez, revient le soir de son atelier et la nuit me tient, compagnie. Elle apprend le métier, elle commence à être grandelette. Quant à Peppino... vous dites que... là... à l'Albergo... ce n'est pas bien, n'est-ce pas ?

L'autre répondait :

— Écoutez, je n'en aurais pas eu le courage. Vous ne le voyez plus, Peppino, et lui il ne vous voit plus. Qui appelle-t-il s'il tombe malade ?

— Comment ! alors vous ne savez rien. Là, il est comme chez lui, rien ne lui manque... Ah ! c'est vrai, ajoutait-elle les larmes aux yeux, je n'avais pas pensé à cela ; mais ils ont médecins et médicaments ; et s'il arrive qu'il tombe malade, à Dieu ne plaise ! on doit me le faire savoir.

— Je vous dis qu'ils ne vous le font pas savoir, affirmait gravement la Fusco, en caressant son marmot, comme pour dire à Carmela :

— Celui-ci, le voyez-vous, je le garde avec moi, qui suis sa mère ; il ne sortira jamais de chez lui.

La veuve rentra chez elle, et s'en alla, en courant, embrasser si fort son petit, qui dormait dans son berceau, qu'elle le réveilla en sursaut. Le petit pleurait.

— Mon cœur ! fit-elle, tais-toi, allons, tais-toi. Aujourd'hui nous irons voir Peppino.

L'hiver était arrivé tout d'un coup, avec des jours sombres et froids. La maison de Selletta serrait le cœur, tout ensevelie dans l'obscurité. Dès l'entrée on apercevait la couchette contre le mur, dont le papier en lambeaux laissait voir la nudité grise. L'humidité pénétrait jusqu'aux os ; c'est là que Selletta avait perdu sa santé.

La veuve enveloppa le mieux qu'elle put son marmot, jeta sur son dos le châle noir qui avait servi de couverture à son fils, dans le berceau. Elle cherchait maintenant la clef de la porte. Elle la trouva dans la cendre froide du brasier, car elle

s'en était servie, la veille, pour attiser le feu.

— Allons voir Peppino, répétait-elle au marmot en fermant la porte.

La rue étroite, animée par de petits marchands et par les allées et venues des voisins, semblait gaie. De très loin, à travers une ruelle qui y aboutissait, une longue traînée de soleil offrait aux passants un prétexte pour s'arrêter, pour rester à bavarder dans ce coin un peu plus chaud.

— Où allez-vous ? demanda à la veuve une voisine ; vous avez vu une belle journée et vous allez vous promener ?

— Nous allons chez Peppino, dit Carmela en mettant la clef dans sa poche.

— Peppino ? qui donc ?

— Peppino, mon fils, celui que j'ai mis à l'école de l'Albergo dei Poveri, quand Selletta est mort (que Dieu ait son âme !). C'est lui qui me l'a recommandé. Il disait : il faut le placer là, parce qu'il apprendra un métier, et n'enlèvera pas de pain à la maison.

— Et vous allez le voir ?

— Il y a trois semaines que je ne l'ai vu, et il sera bien content. Laissez-moi m'en aller, ma belle ; bonjour !

Et elle partit, le bébé pendu à son cou, traînant dans la boue un lambeau de sa jupe déchirée.

Dans cette partie de la rue où donnait le soleil, là où un petit groupe de femmes s'était formé et faisait la causette, elle rencontra Nanninella qui regardait curieusement, ses petites mains sous son tablier, l'étal d'un marchand de caramels qui se gaudissait au soleil en fumant sa pipe, les yeux à demi fermés.

— Nannina ! fit la veuve, pourquoi te trouves-tu ici ? Que fais-tu ?

L'enfant accourut au-devant d'elle, toute joyeuse.

— On ne travaille pas aujourd'hui. La patronne est en fête, elle nous a toutes renvoyées ; son fiancé la mène à la campagne.

— Allons voir Peppino, dit la veuve en la prenant par la main.

Il faisait très froid, mais le ciel était clair et le chemin sec. La petite frappait de temps en temps ses pieds par terre, pour se réchauffer, s'accrochant d'une main à la robe de sa mère qui lui couvrait les doigts. L'autre main, elle la te-

naît cachée dans un pli de son châle, à la taille. Parfois, penchant la tête, elle passait son coude sur son front pour en chasser une mèche de cheveux qui lui venait sur les yeux. Elle ne voulait pas sortir la main de son châle.

— C'est très loin? demanda-t-elle tout à coup, lorsqu'elles se trouvèrent dans la large rue de Foria.

— Là-bas, tout au fond, dit la veuve, vois-tu ces arbres? Là-bas, regarde en face de nous. C'est là.

— Comme c'est loin! murmura la petite.

A l'entrée de la rue du Duomo, sur le trottoir, elles rencontrèrent la marchande qui avait sa boutique à côté de chez elles. La veuve ne la vit pas; en ce moment-là elle refaisait un capuchon à son bébé. Nanninella l'aperçut. Et comme la marchande lui souriait, elle lui cria en passant :

— Nous allons voir Peppino. Nous revendrons plus tard.

— Qui est-ce? fit la veuve en se retournant.

— Marianna, répondit l'enfant; elle est allée acheter quelque chose.

— Marchons, dit Carmela.

Elles arrivèrent lasses, la fillette n'en pouvait plus. Elles cherchèrent, près du grand escalier de l'Albergo, le soleil, dont les rayons illuminaient toute la façade. Sur les marches, trois petits vieillards, des pauvres de San-Gennaro, bavardaient avec une marchande de pommes.

La veuve s'approcha et regarda dans la corbeille.

— M'en achetez-vous, belle fille, lui dit la marchande; regardez, je vous en donne trois, des grosses, pour deux sous, regardez.

— Dis-moi, fit la veuve, puis-je en porter là-haut, à mon fils? Est-ce qu'ils le permettent, le savez-vous?

— Et pourquoi pas, s'il vous plaît? Ce sont des pommes, ce ne sont pas des bombes. Prenez-les. Où voulez-vous les mettre?

— Ici, répondit la petite, en ouvrant son tablier; mettez-les ici, je les porterai, moi.

La veuve paya les deux, sous et se mit à monter l'escalier de l'Albergo, suivie par sa fille tout heureuse de porter les pommes. Sur le vaste palier elle ne savait plus où se diriger, les portes étaient nombreuses et l'escalier se prolongeait.

— Est-ce ici? demanda l'enfant.

— Encore plus haut. Je ne sais pas. Attendons quelqu'un qui nous le dise.

Elles entendaient siffler sur l'escalier; une voix d'homme s'approchait en chantonnant :

M'hanno detto che Beppe va soldato,
E che vi han vista pianger di nascosto..

Un jeune homme apparut soudain, les mains dans les poches et un registre sous le bras. Lorsqu'il fut sur l'escalier, il lança un regard à la femme et à sa petite, et passa son chemin, en continuant sa chanson :

Far piangier si begli occhi é gran peccato..

— Monsieur, monsieur! fit la veuve.

— Qu'y a-t-il? demanda le jeune homme en posant le pied sur la première marche de l'autre étage, et en se retournant.

— Par où passe-t-on pour voir... pour parler à un enfant? J'ai ici mon fils...

— Est-ce que vous vous levez de bonne heure le matin? Le parloir n'est pas ouvert en ce moment. Mais, voyons, il se peut qu'on vous laisse voir votre enfant. Montez plus haut, chez le secrétaire.

— Où est-il? demanda timidement la veuve.

— En haut, au second étage, première porte à droite, cabinet au fond du couloir.

Il parlait en montant; soudain la veuve ne le vit plus. Mais elle entendit sa voix, tandis qu'elle aussi montait :

— Au fond du couloir, avez-vous compris?

— Oui, monsieur, s'écria-t-elle; merci, monsieur, que Dieu vous le rende!

Le secrétaire était un homme assez avancé en âge, un monsieur très bien; il portait un binocle d'or et une belle bague à l'index. Il était assis devant son bureau, et signait certains papiers qu'un employé déposait devant lui, l'un après l'autre, en appuyant sur les signatures une grande feuille de papier buvard.

Dans la chambre, un poêle répandait une chaleur très douce.

— Qui êtes-vous! Que voulez-vous? fit le vieux, en quittant ses papiers du regard et examinant la veuve et sa fille.

La veuve ne savait que dire.

— Je suis Carmela Selletta, Excellence ; je voulais voir, s'il était possible... j'ai ici un fils... il a sept ans... Giuseppe Selletta.

— Mais, mon Dieu ! ce n'est point ici qu'il faut venir, répondit le vieux, la plume levée ; le parloir n'est pas ici, mon Dieu ? ah ! sainte patience !

— Excellence, on m'avait dit... murmura la veuve, mortifiée, j'ai rencontré un jeune homme sur l'escalier, qui m'a indiqué la porte...

— Mais ce n'est pas ici, ce n'est pas ici, insistait le vieillard, et puis, ma bonne amie, ce n'est pas l'heure du parloir.

La veuve demeura muette.

— Comment donc avez-vous dit qu'il s'appelle, votre fils ? reprit-il après un moment, d'une voix douce.

— Peppino... Giuseppe Selletta.

— Mazzia, regardez donc un peu, s'il vous plaît, aux archives si Larissa y est, et parlez-lui de cet enfant. Et même, envoyez-le-moi ici, cela vaudra mieux.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda l'employé à la veuve.

— Giuseppe Selletta.

Mazzia disparut derrière une portière. Le petit vieux rajusta le binocle sur son nez, souffla dans ses mains et déposa sur son bureau une tabatière en argent. Nannina avait repris courage et s'approchait du bureau, en regardant d'un œil curieux le grand encrier doré sur lequel deux petites figures avaient peine à soutenir une colonnette pour y poser le porte-plume. Le regard de la petite, émerveillée, passait de l'encrier au presse-papier de cristal, sur lequel on voyait l'église Saint-Pierre avec la grande coupole, la place, et le monde en promenade, tout cela coloré.

— Asseyez-vous, dit tout à coup le vieux, après s'être bruyamment mouché, prenez là une chaise, celle qui est dans le coin ; c'est cela, asseyez-vous maintenant.

Il ouvrit sa tabatière, prit une énorme prise et allongea ses bras sur son bureau.

— Ah ! bon Dieu de paix et d'amour ! soupira-t-il.

Puis en se retournant :

— Qu'est-ce que vous avez dans les bras ! demanda-t-il en clignant des yeux sous son binocle.

La veuve releva un pan du châle et découvrit le petit qui dormait paisiblement, une main sur la poitrine.

— Un bébé ? fit-il en souriant, très gentil vraiment ! C'est votre fils ?

— Oui, monsieur.

Nanninella s'était approchée pour regarder son frère, s'arrachant ainsi aux contemplations de l'encrier. Elle étendit une main pour le caresser.

— Pssst ! fit le monsieur à demi-voix, laissez-le

donc, toi. On le réveillerait. Recouvrez-le avec le châle, pauvre petit !

Mazzia apparaissait sous la portière, impassible.

— Eh bien ? fit le vieux.

— Si monsieur le secrétaire, dit Mazzia, veut venir un instant...

— Qu'y a-t-il ?

Il se leva en appuyant les mains sur les bras de son fauteuil, et cherchant dans sa poche le mouchoir de soie rouge.

En marchant, il répétait :

— Qu'y a-t-il, Mazzia ?

Lorsque le secrétaire fut près de lui, Mazzia laissa retomber la portière qui les cacha.

— Maintenant, Peppino va venir, dit la veuve à Nanninella

— Il va venir maintenant ? répéta la petite à demi-voix.

La veuve lui fit signe que oui. Les deux autres chuchottaient encore derrière la portière, mais on ne comprenait rien à ce qu'ils disaient.

Soudain, le vieillard réapparut. Il semblait très troublé et venait lentement, le regard sur la veuve. Il s'arrêta près de son bureau, prit un cahier et le plaça sous un livre ; il toussa deux ou trois fois.

— Écoutez, ma bonne amie...

La veuve s'était levée, en repoussant derrière elle sa chaise.

— Écoutez, on ne peut pas parler à cette heure-ci aux enfants... Je vous l'avais dit, vous êtes venue trop tôt ! C'est que... à l'heure qu'il est, les enfants...

Il s'interrompit, la veuve le regardait.

— Mazzia, dit-il brusquement à l'employé, aidez-moi à dire...

— Le petit est à sa leçon, répondit Mazzia, très sec.

Et il se remit à regarder dehors, par la fenêtre.

— Voilà, dit le vieux, soulagé ; il est à sa leçon.

Ici, on est très sévère...

La veuve eut un mouvement de chagrin. Elle serra plus fort contre sa poitrine le bébé, et resta là, debout, attendant encore, espérant encore.

— Mais c'est vraiment impossible ? murmura-t-elle timidement.

— Je pense bien, fit le vieux, sûrement impossible. Vous êtes sa mère, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur, je suis sa mère.

— Impossible, ma bonne amie, répétait-il préoccupé, comment ferons-nous ? Vous devriez revenir. Revenez... Revenez lundi, qu'il y a audience, n'est-ce pas, Mazzia ?

Mazzia regardait dehors. Il n'entendit point et ne répondit point.

La veuve rougissait. Elle passa sa main, lentement, dans le tablier de Nanninella.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je lui avais apporté... je voulais lui laisser... ces pommes... excusez-moi.

— Donnez ici, dit le vieux.

La petite en avait déjà posé deux sur le bureau, à côté du bel encrier. Lui, il prit la troisième et la mit à côté des autres.

— Pardonnez-moi, monsieur, cette liberté, murmura la veuve.

— Allons, fit-il doucement.

— Je reviendrai lundi ?

— Oui, oui, lundi... plus tard. Ne vous adressez pas ici, demandez le directeur ; il saura vous dire...

La veuve lui prit la main qu'il étendait pour caresser la petite et voulut la lui baiser.

— Oh ! s'écria-t-il comme épouvanté, laissez donc, ma bonne amie... Adieu... adieu... bonne journée...

Elles étaient sorties. Le petit vieux resta debout près de la porte. Il écoutait le bruit des savates de la veuve sur l'escalier ; la petite voix de la fillette qui l'interrogeait.

Mazzia se planta de nouveau devant lui et disposa les papiers pour la signature.

— Doucement, dit le petit vieux, rien ne presse... Il y eut un silence.

Le secrétaire secouait mélancoliquement la tête.

— Le directeur le lui dira lundi, murmura-t-il ; moi, non, certainement. Je ne veux pas recommencer une journée pareille.

Quand il eut essuyé son binocle, il le replaça sur son nez, toussa, souffla dans ses mains et reprit la plume.

— Ah ! Seigneur Dieu ! soupira-t-il... Bon Dieu de paix et d'amour... Donnez ici, Mazzia.

SALVATORE DI GIACOMO

Traduction de J. DE CASAMASSIMI.

Né à Naples en 1863, Salvatore di Giacomo, encore peu connu en France, est déjà célèbre en Italie. Il a débuté à seize ans dans le journalisme et, depuis, n'a pas cessé d'écrire.

Catherine II and Grim

La souveraine que le prince de Ligne appelle, dans ses Mémoires, Catherine le Grand, s'exprime ainsi dans une de ses nombreuses lettres à Grimm : "Aussi, mon cher philosophe, crainte de rester sur le carreau, j'ai commandé hier mon épitaphe ; j'ai dit qu'on se hâte, parce que je veux avoir le plaisir de la corriger ; en attendant, pour m'amuser, je l'ai commencée moi-même, calquée sur celle de sir Tom Anderson (un de ses chiens favoris) : Ci-gît Catherine seconde, née à Stettin, le 21 avril (2 mai) 1729. Elle passa en Russie l'an 1744, pour épouser Pierre III. A l'âge de quatorze ans, elle forma le triple projet de plaire à son époux, à Elisabeth et à la nation. Elle n'oublia rien pour y réussir. Dix-huit années d'ennui et de solitude lui firent lire bien des livres. Parvenue au trône de Russie, elle voulut le bien, et chercha à procurer à ses sujets, bonheur, liberté et propriété. Elle pardonnait aisément et ne haïssait personne ; aisée à vivre, d'un naturel gai, l'âme républicaine et le cœur bon, elle eut des amis ; le travail lui était facile, la société et les arts lui plaisaient.

Après de longues études sur Catherine II et son règne, nous ne saurions corriger cette épitaphe digne de la Sémiramis du Nord, que nous voudrions montrer sous un jour nouveau dans ces pages.

Dans la solitude en partie volontaire, en partie forcée, où vivait Catherine après son mariage, le goût pour les lettres et les arts, que la protégée de Frédéric II avait contracté dans le voisinage de Berlin, fut sa principale consolation ; elle lut beaucoup, étendit ses connaissances, déjà variées,

développa ses talents ; et ses études, jointes à ses malheurs précoces, mûrirent son jugement et donnèrent à son caractère une trempe vigoureuse. La langue russe, si difficile par sa richesse, lui devint bientôt familière ; elle se montra attachée à sa nouvelle religion, et visita fréquemment les temples ; elle fut affable avec le peuple, et, loin de témoigner du mépris pour les mœurs russes — comme faisait Pierre — elle affecta pour les usages du pays, une prédilection qui lui concilia l'amour du grand nombre.

Du reste, réservée et gracieuse, elle parut aimable aux grands comme aux petits, et les violences de son époux achevèrent de lui concilier l'intérêt de tous et de la rendre l'objet des préférences populaires.

Les arts et les lettres trouvèrent en elle une protectrice éclairée. Elle créa l'Académie russe. Ce fut par son ordre et à ses frais que Pallas, Georges Falk et tant d'autres voyageurs parcoururent l'empire dans toutes les directions et en étudièrent partout le sol, ses produits et ses habitants ; elle s'associa à leurs travaux, et ce fut elle qui commença de sa propre main le grand Glossaire comparatif.

L'Ermitage de Saint-Petersbourg, sa demeure favorite, devint un véritable temple des arts, où elle réunit les chefs-d'œuvre de toutes les écoles de peinture, plusieurs bibliothèques et d'autres collections.

Sous son règne, la capitale s'embellit des plus somptueux monuments, et vit élever à Pierre le Grand la fameuse statue équestre, due au ciseau

de Falconet, et dressée sur un immense rocher.

Elle fit donner à ses petits-fils une éducation libérale, dont elle-même traça le plan.—Invoquant la philosophie, elle appela près d'elle d'Alembert et Diderot, et combla de faveurs ce dernier, lorsqu'il vint faire briller à la cour russe son esprit et ses utopies.—Aspirant à tous les genres de gloire, elle voulut cueillir quelques palmes sur le Parnasse, et composa dans ses loisirs plusieurs comédies. (1)

(1) Théâtre de l'Ermitage, Paris, 1799.

Grimm la tenait au courant de tout ce qui se passait dans la république des lettres, et les moindres détails de la vie de Paris, de la cour, des salons, des coulisses, n'étaient pas jugés indignes de son attention.

C'est un des traits caractéristiques de Catherine II, d'avoir su joindre à la grandeur des conceptions politiques, l'esprit le plus observateur et le plus charmant sur les hommes et sur les choses de son temps.

Elle se plaisait à répéter ce proverbe muscovite: " Il faut savoir mélanger convenablement les affaires et les loisirs."

Aussi se reposait-elle des soucis du gouvernement de l'immense empire, en conversant avec les philosophes, en admirant les œuvres d'art, en lisant avec enthousiasme les livres exquis du XVIII^e siècle, dont elle personnifiait si majestueusement le génie.

Catherine II a tenu avec éclat, pendant un demi-siècle, le sceptre russe; tous les historiens sont unanimes à lui rendre justice. Le but de cette étude est de faire revivre la souveraine, comme un penseur et un écrivain digne de figurer dans la galerie des littérateurs les plus distingués.

D'Alembert, Diderot, Voltaire, ont inspiré à la souveraine autocrate d'un vaste empire les idées libérales de tolérance et des droits de l'homme, et Catherine a été leur disciple le plus brillant. Nous trouvons dans une de ses lettres à d'Alembert, à propos de " l'instruction " (règlement pour l'administration des provinces), ceci: " Je voulais joindre à ma réponse certain cahier; mais il a fallu du temps pour le rendre raisonnable, et encore n'est-il pas achevé. Si vous l'approuvez, j'en serai contente. Vous verrez comme, pour l'utilité de mon empire, j'ai pillé le président de Montesquieu sans le nommer; j'espère que si de l'autre monde il me voit travailler, il me pardonnera ce plagiat pour le bien de vingt millions d'hommes, qui en doit résulter. Il aimait trop l'humanité pour s'en formaliser; son livre est mon bréviaire." On ignore peut-être que cette " instruction " a été mise à l'index par les censeurs de l'époque tout comme les œuvres des encyclopédistes.

Catherine aimait à se pénétrer des idées nouvelles des philosophes et des physiologistes; elle avait

souvent recours à leurs lumières pour élaborer des lois dignes d'elle. Son esprit était mûr pour aborder les problèmes les plus difficiles de l'histoire et de la vie politique; aussi méditait-elle longuement les œuvres de Blackstone, de Buffon, de Montesquieu. Elle voulait léguer à son fils, avec la couronne, l'art de gouverner un peuple, et elle engage vivement d'Alembert à guider l'éducation du tzarevitch Paul. Les pensées humanitaires de Beccaria la transportent de joie, et pour rendre hommage au philanthrope, elle abolit la peine de mort. Elle comprend qu'une grande nation ne revit pas dans des chroniques, et charge Sénac de Meilhan d'écrire l'histoire de la Russie; elle est fière de ce que l'astronome Euler consent à reprendre son siège à l'Académie des sciences; elle songe à Mercier de la Rivière pour mener à bonne fin plusieurs réformes politiques.

Aussi s'explique-t-on facilement l'admiration qu'elle inspire à tous ses contemporains; tous les hommes de génie et de talent sont heureux de rencontrer chez une souveraine toute-puissante des aspirations aussi grandes et aussi nobles. Catherine est joyeuse de répandre les dons de sa munificence impériale parmi les coryphées du monde littéraire français et de la pléiade artistique de l'Italie.

Il faut lire ses lettres pour apprécier l'étendue de cette intelligence si variée et si mobile; souvent ses épîtres sont des chefs-d'œuvre de sentiment et de tendresse.

Les recueils des missives à Voltaire, Diderot, Joseph II, Frédéric le Grand, et Gustave de Suède, à Falconet et à Grimm, sont un monument curieux au point de vue historique et littéraire. Nous croyons intéressant de reproduire dans les grandes lignes la correspondance entre la grande Catan et Grimm, le brillant encyclopédiste.

Catherine n'a pas connu de près Voltaire, qu'elle appelle volontiers son maître, tandis qu'elle avait pu apprécier à maintes reprises en Grimm le causeur le plus spirituel et l'ami le plus dévoué. Aussi il y a dans sa volumineuse correspondance avec Grimm un ton de franchise, une bonhomie charmante, un laisser-aller même qui plaît; la souveraine s'efface, le grand homme disparaît, et nous voyons devant nous une femme de cœur et d'esprit.

Grimm, honoré de l'amitié d'une souveraine de génie, jouit d'une de ces réputations que le temps, loin d'effacer, a plutôt consacrée et agrandie. Sa causerie charmante et enjouée, ses inimitables saillies, sa finesse d'observation et sa vivacité d'esprit lui avaient constitué une renommée dans toutes les cours de l'Europe et dans cette société si élégante de la fin du XVIII^e siècle.

Il devait cette supériorité à ses vives facultés naturelles, à son talent de causeur, à sa plume

d'écrivain. Le causeur n'existe plus pour nous, l'homme aimable qu'enviaient tous les salons de Paris et des autres capitales de l'Europe a disparu ; l'écrivain seul nous reste avec ses œuvres variées et considérables. Ce charmant écrivain, épistolaire, moraliste, historien, critique d'art et de théâtre peut être apprécié comme il le mérite dans ses écrits.

Les hommes les plus éminents, les souverains du XVIII^e siècle sont heureux de le recevoir ; il trône au milieu de ces cercles choisis, où la France et Paris comptent leurs gloires les plus brillantes. Depuis Voltaire jusqu'aux belles dames, chacun le recherche, le choisit et l'écoute.

Et tandis que la philosophie préparait un bouleversement politique, et que sur le volcan qui grondait une société vivait anxieuse, insouciant, légère, folle même, dépensant toute sa sève en bons mots, en traits d'esprit, en badinages, Grimm était l'âme de toutes les réunions d'élite.

A travers ces fusées et ces feux d'artifices qui se succèdent sans fin, nul ne songeait encore à la Révolution, qui se levait en France pour embraser le monde entier. Les écrits de l'encyclopédiste étaient lus et dévorés partout, à mesure qu'ils sortaient de sa plume féconde, et ces écrits étaient la représentation exacte et vivante de cette société qu'un orage allait engloutir.

Ses lettres donnent le ton et la mesure non-seulement d'un homme, mais d'une époque, mais d'un monde disparu. Il est le représentant, à une heure où toutes les questions les plus sérieuses se débattaient, d'une ère qui finit et d'une société qui se meurt.

Grimm est né en 1723, et n'était ainsi que de quelques années plus âgé que son auguste protectrice. Il se fixa, jeune encore, en France, où il mena pendant un demi-siècle l'existence la plus mouvementée ; lorsque survint la Terreur, il s'exila pour ne pas être banni.

Jusqu'à-là il avait été l'interprète du monde littéraire français, des salons et des bureaux d'esprit de Paris, des publicistes et des encyclopédistes illustres, auprès des têtes couronnées, de Frédéric le Grand, de Gustave III, de Catherine de Russie. On sait la part qu'il prit dans la lutte entre la musique italienne et la musique française, qui passionnait le Tout-Paris de l'époque. Glück, l'immortel compositeur d'*Orphée*, avait été cruellement malmené dans un petit pamphlet intitulé : *Le petit prophète de Balmischbroda*, qui valut une certaine popularité à Grimm. Le style, le goût littéraire, les paradoxes de l'auteur attirèrent l'attention, et on parla dès lors beaucoup du diplomate doublé d'un homme de lettres.

D'aucuns insinuèrent que Grimm jouait le rôle d'un personnage équivoque, qu'il était à la solde des princes étrangers, que la vanité seule inspirait

sa plume. Ce reproche est immérité ; l'esprit et l'érudition, l'art de plaire et de se concilier les sympathies expliquent la faveur dont Grimm était l'objet. Il a été le reporter attiré du monde intelligent pour tous ceux qui s'intéressaient aux choses de l'esprit. Sa correspondance est le reflet du *high-life* intellectuel de l'Europe, dont il était un des représentants.

Frédéric de Prusse dit de lui : " Peu d'hommes ont connu l'humanité aussi bien que Grimm ; il possédait le talent si rare d'entretenir un commerce agréable avec les grands, de leur plaire, sans se départir de l'indépendance de la pensée et du caractère."

La correspondance de Grimm avec Frédéric II, la reine de Suède, le roi de Pologne, les princes d'Allemagne, le rendit célèbre. Goëthe lui-même s'y intéresse vivement. Cette célébrité le suit en Russie, où il accompagne la comtesse Palatine de Hesse. Le charme qu'il répand autour de lui s'exerce sur la souveraine, qui tente tout pour retenir un penseur si profond, un causeur si spirituel. Il ne se laisse pas éblouir par la carrière brillante que Catherine veut lui ouvrir ; en termes éloquents et émus il décline tous les honneurs. Semer les fleurs de son esprit et émietter les trésors de son cœur, voilà son rôle, voilà sa vie.

Il quittera la cour brillante de Saint-Petersbourg où la czarine est tout oreilles pour lui ; il sacrifiera les longues heures où elle le tient sous le charme de sa personne et de sa parole, pour retourner à Paris et devenir son écho, ainsi qu'il le dit si spirituellement.

Pour bien apprécier ce sacrifice, il faut songer au charme de ces conversations d'un autre temps, dont nous avons perdu jusqu'à la tradition. Talleyrand, un appréciateur incontesté, les considérait comme un délassement divin ; selon lui, la société d'avant la Révolution avait ce don, disparu avec elle.

Le charme des causeries, la finesse des aperçus, la magie du regard et des sourires de la femme de génie ont dû être grands, puisqu'ils ont inspiré à Grimm cette page que nous citons en entier : " C'était, puisqu'il faut dire ce qui ne pourra jamais se croire, un commerce d'épanchement entre deux amis qui se rendaient compte réciproquement de ce qui les avait occupés, intéressés dans la journée, de ce qui les occuperait le lendemain. Ce n'était pas une conversation par sauts et par bonds, où le déçuevement fait parcourir une galerie d'idées sans suite, où l'ennui fait quitter successivement les objets pour en effleurer vingt autres.

" C'étaient des causeries où tout se tenait souvent par des fils imperceptibles, mais d'autant plus naturellement que rien de ce qui devait être dit n'avait été amené à dessein, ni préparé d'avance.

« Ordinairement le premier mot dit fortuitement décidait de l'enchaînement des idées de toute la soirée ; quelquefois aussi la conversation se trouvait en un clin d'œil loin du point d'où elle était partie, parce que le premier mot avait éveillé une idée de côté et ouvert à l'improviste une route qu'on n'avait pas projeté d'enfiler, mais qui menait par des chemins variés à d'autres résultats également intéressants. Il faut avoir vu dans ces moments cette tête singulière, ce composé de génie et de grâce pour avoir une idée de la verve qui l'entraînait, des traits qui lui échappaient, des saillies qui se pressaient et se heurtaient pour ainsi dire, en se précipitant les unes sur les autres comme les eaux limpides d'une cascade naturelle. Que n'a-t-il été en mon pouvoir de coucher littéralement par écrit ces causeries ? Le monde aurait possédé un fragment précieux et peut-être unique pour l'histoire de l'esprit humain. L'imagination et l'entendement étaient également frappés par ce coup d'œil d'aigle profond et rapide, dont la portée immense passait comme un éclair. Et comment, dans ce passage subit, saisir au vol cette foule de traits lumineux, déliés, fugitifs ? Comment les fixer sur le papier ? Je quittais Sa Majesté pour l'ordinaire tellement ému, tellement électrisé, que je passais la moitié de la nuit à me promener à grands pas dans ma chambre, obsédé, poursuivi par tout ce qui avait été dit, et me désolant que tout cela ne fût que pour moi et dût rester perdu pour tout le monde. »

Les traces de ces conversations merveilleuses se retrouveront dans les lettres que la souveraine et la philosophe ont promis d'échanger.

Grimm devient le confident des pensées et des sentiments de l'impératrice de Russie ; pour lui, il l'initie au mouvement intellectuel de l'Occident.

Pendant plus de vingt ans, la correspondance se poursuit sans interruption, toujours animée, vive, alerte, toujours spirituelle et affectueuse. Si bien qu'on se demande, à la lecture des volumes de pancartes (c'est ainsi que Catherine désigne les lettres), si c'est la souveraine qui craint d'être abandonnée par le philosophe, ou si c'est le philosophe qui s'ingénie à se concilier pour toujours l'affection de l'impératrice.

Ces lettres de Grimm ont un intérêt d'autant plus grand, qu'elles ne rappellent, ni par le caractère ni par la forme, les épîtres envoyées en si grand nombre aux différents potentats et aux Mécènes du XVIII^e siècle. Ce ne sont pas non plus des pièces diplomatiques ou des rapports sur la situation politique qui forment souvent des recueils entiers, que l'on a appelés à tort, nous semble-t-il, des correspondances littéraires.

On a prononcé quelquefois, pour Grimm, le nom d'agent secret, voire même d'espion de la cour de Russie, alors qu'il n'était qu'un écrivain voué au

culte de la littérature et de l'art, et se complaisant dans le commerce épistolaire avec une femme d'un esprit supérieur et à l'âme élevée.

Dans un mémoire adressé à l'empereur Paul, il s'élève contre cette calomnie, et s'écrie : « Je puis dire hardiment que Sa Majesté m'estimait trop pour m'abaisser au métier de rapporteur. » Et il ajoute que, jusqu'à la Révolution il est impossible d'attribuer à sa correspondance un caractère politique. A cette époque si troublée de notre histoire, il intervient pour les émigrants dépouillés de tous leurs biens, et Catherine prouve sa sympathie en accordant discrètement, par son entremise, des secours à plusieurs d'entre eux. Il s'intitule lui-même, dans maintes circonstances, « le banquier de Votre Majesté ». C'était Grimm aussi qui achetait avec un discernement esthétique rare, les tableaux, les statues, les éditions précieuses, qui allaient enrichir les galeries de l'Ermitage et les rayons de la bibliothèque de Catherine. Grimm a surtout recherché l'amitié de Catherine, et non les honneurs et la fortune.

Catherine a toujours protégé Grimm ; elle a toujours su, d'ailleurs, reconnaître les mérites de l'esprit et du travail intellectuel. Lorsque son philosophe est poursuivi par les comités révolutionnaires, et que toute sa fortune sombre pendant la Terreur, elle lui reconstitue d'une façon délicate son bien. Apprenant que Grimm a, pour ainsi dire, une famille adoptive, elle comble celle-ci de toutes ses bontés. C'étaient les descendants de Mme d'Épinay, dont les *Conversations d'Emilie* avaient produit une vive impression sur Catherine, encore jeune femme. Emilie Belsunde, petite-fille de Mme d'Épinay, et mariée au colonel des gardes Bueil, devient sa protégée ; elle est la marraine des enfants, et assure leur avenir.

Cette bonté naturelle du cœur, dont nous venons encore quelques traits en reproduisant la correspondance, jette un doux rayon sur la figure autoritaire de Catherine ; la souveraine despotique souvent par raison d'État, a cependant toutes les tendresses de la femme.

Nous venons d'esquisser seulement le portrait de Catherine et de Grimm. Aucun pastel ne saurait les faire revivre comme leur correspondance ; jamais le mot de Buffon n'a été aussi vrai : « Le style, c'est l'homme ». Comme cette lecture intéresse et séduit tour à tour, là par le charme exquis des détails et les saillies originales, ici par l'allure enjouée de la phrase ou le fini du trait, ailleurs par une éloquence naturelle et aussi par le bon sens. L'esprit et le cœur relevant le tout par leur accord harmonieux, l'humoriste se double du moraliste. Tous les sujets se croisent dans ces lettres, tous les tons y alternent : le sérieux et le frivole ; tous les genres sont représentés : le léger et le grave, dans le plus charmant désordre.

La grâce est alliée au naturel, la finesse à la justesse ; la causticité est tempérée par une douce bienveillance, et la frivolité même est relevée par la coquetterie du style.

L'étude de cette correspondance nous a paru pleine d'intérêt pour les amis des lettres ; elle est un spectacle animé et vivant pour les curieux de ce XVIII^e siècle que nous aimons tant à évoquer dans ses manifestations littéraires et artistiques.

Les volumes publiés sous les auspices de la So-

ciété impériale historique de Russie doivent compter dans les fastes de la littérature, puisqu'ils reflètent si bien le développement intellectuel d'une époque, puisqu'ils nous parlent avec tant d'originalité d'histoire, de poésie, de philosophie, de théâtre, de politique.

Nous tenterons de donner, pour ainsi dire, la quintessence de cette correspondance entre une impératrice de génie et un encyclopédiste célèbre.

Michel Kanner.

L'Inauguration du Musée Canadien

Cérémonie charmante et d'un caractère tout à fait inédit.

Un musée, des antiquités historiques ; des curiosités artistiques et ce qui est plus extraordinaire encore—une bibliothèque publique ! tout cela au Canada, à Montréal !

En entrant, le 9 au soir, dans le vieux château de Ramezay, et en apercevant ce spectacle si rare pour nous, de murs couverts de peintures anciennes et de tapisseries authentiques, bordés de vitrines où sont classés, étiquetés des objets intéressants, des estampes, des parchemins séculaires, on se serait cru dans quelqu'un de ces vieux hôtels historiques de France comme le Musée Carnavalet, ancienne maison de M^{me} de Sévigné.

Chez la spirituelle marquise, contemporaine du fondateur de Montréal, on s'étonne comme dans le sous-bassement du château de Ramezay du souci des architectes d'alors, d'édifier leurs constructions sur une maçonnerie faite pour résister aux siècles.

C'était donc une fête de l'esprit et du cœur à laquelle la Société Numismatique de Montréal conviait l'autre jour le public ; une fête exquise, où l'évocation de vieux et chers souvenirs fit circuler un souffle de patriotisme et suscita des émotions toutes nouvelles.

L'héroïne du jour, au milieu des reliques d'un passé si tristement glorieux, était la protégée de M^{lle} Barry : la cloche de Louisbourg.

Le retour parmi nous de la pauvre ostracisée acadienne, échappée comme par miracle au sort de la guerre et de la destruction, est dû, comme on le sait, à l'initiative de notre vaillant confrère. M. Fréchette l'offrit en son nom au Musée de la Société Numismatique. L'interprète ne pouvait

être mieux choisi. Il y a dans l'histoire de cette cloche française, épave unique et sainte d'une colonie détruite, un aspect sentimental et pathétique que le poète a fait ressortir avec les accents d'une émotion communicative.

Si la pauvre cloche élevait la voix en ce moment, a-t-il dit, il semble que ce serait pour remercier M^{lle} Françoise de l'avoir ramenée au milieu des siens.

Nous aussi nous sommes reconnaissants à M^{lle} Barry pour l'accomplissement de ce noble devoir, et nous sommes fières qu'une des nôtres en ait eu l'idée généreuse. Certaines missions de sentimentalité délicate et tendre, qui sont l'esthétisme de la charité, conviennent à la femme. Ce bienfaisant ministère prend chaque jour dans notre société plus d'extension.

La philanthropie féminine, moins timide, aborde des terrains nouveaux. Elle s'exerce au bénéfice de sujets aussi intéressants que celui du soin matériel des malheureux ; et nous croyons qu'en s'intellectualisant elle se perfectionne.

L'ovation faite hors de l'inauguration du Musée Canadien à M^{lle} Barry prouve que nous ne sommes pas seule de cet avis.

M^{me} Dandurand.

UNE JEUNE ARTISTE CANADIENNE.

M^{lle} Céline Marier, la chanteuse si appréciée par les dilettanti, nous laisse en même temps que M^{lle} Cartier, pour aller étudier sous les maîtres parisiens. Son concert d'adieu aura lieu le 6 de mai. Jamais talent ne mérita mieux l'encouragement des canadiens. Nous souhaitons donc à notre jeune compatriote le plus grand succès.



Quoique nous n'ayons pas la prétention de faire la chronique artistique de notre ville, nous tenons à faire mention de la conférence donnée au Cercle Ville-Marie par un "jeune" d'avenir. M. Letondal est un musicien sérieux doublé d'un lettré. Son étude sur Berlioz exprimait les vues d'un homme renseigné en un langage correct et élégant. (Notez que ces épithètes simples

mais méritées constituent un éloge peu banal.) En véritable artiste, il a voulu joindre l'exemple au précepte, et a illustré son discours de quelques morceaux de l'œuvre du maître français. Le tact de l'artiste ne s'est pas démenti dans le choix des interprètes de ces extraits.

Les quelques années passées à Paris ont été bien employées par M. Letondal.

Le Mouvement Social

En Angleterre : la Girl's Letter Guild, Corporation épistolaire de jeunes filles.—En Amérique : L'éducation civique aux Etats-Unis.

On voit, dans notre littérature dramatique, passer, deux à deux, et se tirant par la main, des groupes charmants de femmes que la différence des conditions eût semblé devoir à jamais séparer et qu'a rapprochées l'amitié, ou, plus exactement, une tendre affection, nuancée ici de bienveillance et là de gratitude. C'est, par exemple, M^{lle} Sophie Vanderk et Victorine, dans *le Philosophe sans le savoir* ; c'est Suzanne et la comtesse, dans *le Mariage de Figaro*. Et nos dramaturges n'ont pas inventé ces types ; ils les ont trouvés par centaines dans la société française.

Il fut un temps, proche de nous, où l'on comprenait que ces types dussent n'être pas rares. Même à Paris, toutes les classes de la population habitaient les mêmes quartiers, voire les mêmes maisons. On ne connaissait pas encore les cités ouvrières, ni ces ruches énormes bâties pour les travailleurs, et pleines du haut en bas de logements à bon marché. L'hôtel du grand sei-

gneur et du puissant financier était voisin de la bicoque et de l'atelier. Dans les maisons à locataires, le premier et le second étaient occupés par des bourgeois, le troisième par de petits employés, et les étages supérieurs par des gens de ressources plus modiques encore. On se rencontrait dans les escaliers, et comme, à cette époque, l'on n'affectait pas encore la réserve et la froideur, dites anglaises, on se parlait ; la portière (qui n'était pas encore une concierge), la portière, ce commun truchement, contait au premier les misères du cinquième, et alors s'établissaient des rapports, indirects d'abord et discrets, qui bientôt se passaient d'intermédiaires et ne causaient ni gêne ni embarras. Les parents s'estimaient ; les enfants, le petit avocat et le petit ouvrier de demain s'amusèrent ensemble, et plus tard se suivaient dans la vie, rattachés par des liens dont eux-mêmes aussi ignoraient la force.

A cette époque, chacun se trouvait ainsi avoir ses pauvres, ou du moins ses clients. On se fiait peu aux institutions charitables ; on ne se reposait pas sur l'Assistance publique ; on ne faisait

point l'aumône anonyme ; on donnait moins de son argent et plus de son temps et de son cœur. On aidait de ses conseils, de son influence, de son affection des gens que l'on connaissait de toujours. Les petites filles qui avaient ensemble joué à la poupée restaient dans la vie des sortes de camarades ; souvent elles avaient été, comme on les appelle, "sœurs de première communion," et continuaient à se tutoyer ; quand la "demoiselle" se mariait, l'amie ambitionnait d'entrer chez elle comme femme de chambre, et c'est ainsi que la société était peuplée de ces soubrettes de Marivaux, qui avaient des manières aisées et parfois même élégantes, la langue assez libre, le cœur bien placé, avec un attachement passionné pour leur maîtresse.

L'industrialisme qui a créé les parvenus et les fortunes mouvantes, la suppression des substitutions et des majorats qui a détruit les familles riches et les traditions du patronage, bien d'autres causes encore ont amené parmi nous d'autres mœurs : on ne connaît plus, on tient à peine connaître ses voisins ; on ne s'intéresse plus à leur existence ; on ne s'inquiète plus de leurs misères. Les grandes percées de M. Haussmann et de ses imitateurs de province ont refoulé par delà les boulevards extérieurs, tous les petits ménages ; il y a, dans chaque ville, une ville des riches et une ville des pauvres, qui s'ignorent et ne peuvent plus se connaître. C'est ainsi que dans une société qui avait prétendu détruire les classes (voyez les édits de Turgot et les discours à la Constituante) les classes se sont reconstituées, plus nombreuses, plus impénétrables et plus séparées que par le passé.

Ce que nous voyons en France existe, d'ailleurs, dans les autres pays avec quelque chose encore de plus rude et de plus tendu : les Français ont en eux une bonhomie, une sensibilité et une certaine souplesse d'allures qui corrigent ce que les institutions peuvent avoir d'empesé et de raide.

En Angleterre, où peut-être le mal atteint son maximum, on y a cherché des remèdes, et j'apprends qu'on en a trouvé un qui est bien simple et qui peut être bien efficace. Au reste, il n'est pas neuf, et, avant les femmes de cœur dont je vais vous entretenir, nos sœurs de charité l'avaient imaginé. Dans la petite ville que j'habi-

tais jadis, on avait mis l'orphelinat sous le patronage de la bourgeoisie. Chacune de nos sœurs devait, parmi les orphelines, en choisir une qui était sa fille, qui l'appelait : "sa petite mère," qu'elle allait voir, qu'elle choyait et peut-être même qu'elle gâtait. Je ne sais ce que duraient ces liens fragiles ni s'ils survivaient au mariage.

A Birmingham, on a repris, ou plutôt on a réinventé, cette combinaison, mais on l'a modifiée. Une femme, dont on ne saurait trop vanter la ferme volonté et la largeur de cœur, Miss Isabel Kenward, émue de tant de misères morales, plus encore que physiques, qu'elle n'avait jusque-là jamais soupçonnées, résolut d'y porter secours en partant du principe que voici : Dans notre société moderne, nous voulons, pour économiser notre temps, ou plutôt pour étendre notre action, agir sur trop de monde à la fois. Nous entassons, par exemple, dans une classe cinquante enfants confiés à un seul maître, et le maître, impuissant à s'occuper de tous ses élèves, nous en rend la moitié ou les trois quarts à peine dégrossis. Nous fondons une société de secours, où c'est presque toujours une seule personne sur qui tout repose, et, comme cette personne ne peut être à tous à la fois, elle laisse, fatalement, plus d'une misère ignorée et inconsolée. L'idéal serait qu'il y eût un maître par élève, un assistant par assisté. C'est un idéal irréalisable. Soit ; mais ne peut-on pas admettre qu'à côté de la directrice il y ait des auxiliaires, près de celle qui s'occupe de tous celles qui ne s'occuperont que de quelques-uns ? Voici, par exemple, les ouvrières des manufactures de Birmingham ; on les compte par milliers ; englobez-les dans une Société unique, nulle directrice n'aura assez d'activité pour les connaître toutes, et toutes les entendre, les surveiller et les secourir. Mais si l'on pouvait (c'est la conception qu'exposait récemment Mlle Lucie Faure) décider les filles de la bourgeoisie à en choisir parmi ces milliers, à en adopter chacune une ou deux, la tâche deviendrait possible, et l'on serait tout près d'atteindre à cet idéal qu'on déclarait tout à l'heure irréalisable.

Maintenant Birmingham est grand, les distances y sont longues, les ouvrières ne rentrent que le soir passé six heures, les quartiers où elles logent ne sont pas en ageants : va-t-on pouvoir décider les jeunes filles du monde à s'y aventurer à ces

heures indues ? C'est improbable. Le voulsent-elles, leurs parents s'y opposeraient. Miss Kenward s'en rend bien compte ; elle sait que chaque visite serait presque un acte d'héroïsme, et que, si chacun de nous peut, une fois dans sa vie, être à son heure un héros, il ne faut pas nous le demander à jour fixe, ni à intervalles réguliers ; elle attend donc de ses auxiliaires une coopération qui leur coûte moins : elle remplace les visites par les lettres, et elle fonde la Corporation épistolaire de jeune filles (*Girl's Letter Guild*).

Elle débuta en 1889, de la façon la plus modeste : deux jeunes dames, à qui Miss Kenward s'était ouverte de ses projets, se rencontrèrent un jour chez elle avec deux ouvrières d'un atelier de la ville, et ce fut l'humble début d'une Association qui compte aujourd'hui des milliers de membres. Je l'ai qualifiée corporation, ce n'est pas le mot ; il faudrait plutôt dire "confrérie", puisque nous n'avons pas en français de mot qui corresponde à *sisterhood*. Il n'y a pas là de patronage proprement dit ; il y a des rapports affectueux, comme pourraient en avoir deux sœurs ou deux cousines. la jeune fille du monde étant la grande sœur qui transmet gentiment à l'autre ce qu'on a pu lui inculquer de bon et de sage. Et pas davantage, il n'est entre elles question d'aumône, mais de bienveillance, de conseils, d'indications utiles, voire de bavardages, pourvu qu'on y sente de l'amitié et qu'on y trouve un peu de raison. Dans le journal de la confrérie, *the Letter Guild Journal*, Miss Kenward revient souvent sur ces lettres. Ecrivez, dit-elle, écrivez régulièrement, et demandez qu'on vous réponde ; exigez-le même comme l'exigerait une amie qui se croirait délaissée. Et que vos lettres ne soient ni vaines, ni pédantes. Parlez-leur de vous et surtout parlez-leur d'elles, de ce qu'elles font et de ce qu'elles pourraient faire. Insistez, sans en avoir l'air, sur certaines pratiques bienfaites ; parlez du savon, ce médecin qui ne coûte rien ; de la tempérance, du travail à l'aiguille, etc. Et surtout ne soyez pas protectrices ; que ce commerce ait bien une allure d'égalité. Ayez soin de mettre sur vos enveloppes : Miss, suivi du nom propre de votre correspondante, et, dans vos lettres, de débiter toujours par : Chère, suivie de son nom de baptême.

Le petit journal lui-même est loin d'être ennuy-

eux. Il renferme bien de ces sempiternelles litanies sur la Bible, qui paraissent à des catholiques si creuses et si peu humaines ; mais il fait une place, à côté de la morale et de l'utilité, aux choses plaisantes. Les bons conseils et les sentences y revêtent une forme pittoresque ; les vieux dictons se parent d'expressions nouvelles et d'aspects populaires. " Plus fait douceur que dynamite " ; " une cuillerée d'huile fait plus qu'un quart de vinaigre " ; la recette de cuisine coudoie le précepte religieux et la description d'un modèle de corsage vient après une recette pour dissiper l'odeur de la peinture.

Filles du monde et filles du peuple, on tient, autant que possible, la main à ce que toutes entretiennent régulièrement leur correspondance. Les irrégulières sont relancées par la directrice et discrètement tancées du péché de paresse. Les ouvrières sont ordinairement très friandes de lettres. Si elles sentent quelque sincérité et quelque tendresse dans leur " amie," tout de suite elles s'attachent à elle. J'ai sous les yeux une série de lettres envoyées depuis 1891 par la même ouvrière à la même " amie " : elles sont pleines de traits touchants et de délicieuses naïvetés. " Miss Kenward, écrit-elle, nous a lu le rapport de l'année écoulée ; puis Mgr Selvin (qui a accepté la présidence de l'Œuvre) nous a parlé, oh ! si joliment, du travail, qui est noble, si peu relevé qu'il soit, pourvu qu'on l'ait fait dans un bon sentiment. Je ne peux pas vous expliquer cela plus longuement, mais quand je suis au travail j'y songe souvent, et, j'en suis sûre, cela me soutient."

Et vous allez voir si elle a besoin d'être soutenue, la pauvre créature. " Vous me demandez dans votre dernière lettre combien je gagne et ce que je fais de mon argent. Je donne, par semaine, 5 shillings à maman pour ma pension, et il me reste 1 shilling pour m'habiller. Mais, sur ce shilling, il faut que je donne, par semaine, 2 sous à l'hôpital (elle est en traitement pour ses yeux), et 2 sous à l'atelier pour le balayage. Il ne me reste donc plus que 20 sous pour mes vêtements, et je peux vous dire qu'avec cela je puis en acheter beaucoup. Vous n'avez pas plutôt commencé à mettre une robe ou des souliers à l'atelier que l'acier vous la déchire ou vous la coupe."

Malgré cela, elle ne se plaint pas. Les salaires

baissent, sa famille doit quitter un logement de 5 shillings par semaine " pour un autre très petit, mais très confortable, de 4 shillings " ; un petit frère est très malade, " presque mort, et, d'un jour à l'autre, on ne sait pas s'il ne va pas être appelé au ciel ; la pauvre mère n'a pas dormi dans son lit depuis trois mois " ; malgré tant de tristesses, la courageuse fille garde son courage et presque sa sérénité. Elle trouve encore des joies dans son humble existence. A Pâques, elle a eu un petit congé : " Nous sommes allés à Stratford-sur-Avon, pour voir la ville où Shakespeare est né (nos ouvriers vont-ils en pèlerinage, à Château-Thierry, patrie de La Fontaine, ou à Rouen, patrie de Corneille ?) : cela semble si vieux style."

Une autre fois, elle va au bord de la mer. " Le lundi de la Pentecôte, maman, papa et nous tous, sommes allés à Blackpool, mais seulement pour un jour ; c'est un voyage un peu long pour un jour, mais c'était si beau d'avoir encore une fois la vue de la mer ! " Elles adorent la mer ; aussi la première chose qu'a ambitionnée la confrérie, c'a été une maison de repos au bord de la Manche. Et elle l'a eue par la générosité d'un membre. Les dépenses, d'ailleurs, sont modiques. Les budgets annuels ont depuis 1889 varié entre 50 et 150 liv. st. (1,250 et 3,725 fr.) On n'a pas besoin de grosses sommes. L'efficacité de l'Œuvre repose sur ces lettres et sur ces visites, sur le tact et la bonté des unes, sur la douceur et la gratitude des autres : l'argent ici ne servirait de rien. Une fois l'an un thé général, avec concert ; tous les trois ou quatre mois, une assemblée ; des écoles du dimanche, des écoles du soir, un fond de secours pour les malades, voilà les seules manifestations extérieures de la Corporation épistolaire ; mais dans le secret de certaines âmes révoltées s'opèrent d'étranges transformations. Ces déshéritées, à leur tour, sentant combien il est doux d'être aimé, cherchent au-dessous d'elles quelqu'un à assister et à aimer, et, sur leur maigre salaire, prélèvent de quoi offrir une fois l'an un goûter à des enfants plus pauvres qu'elles. Et ainsi, comme Shakespeare l'avait dit de la clémence, la charité " tombe comme la douce pluie du ciel sur ce qui est placé au-dessous d'elle ; deux fois bénie, elle est bonne à celui qui donne et bonne à celui qui reçoit ".

Une jeune agrégée de Cambridge, professeur à

l'École supérieure de jeunes filles de Tunbridge Wills, Mlle Alice Zimmern, bien connue dans sa patrie, pour la part qu'elle a prise au développement des institutions Peabody, vient de publier une intéressante enquête sur les *Méthodes d'éducation aux Etats-Unis*. (1) Le titre est un peu ambitieux, le sujet qu'il vise n'est pas traité dans son entier ; une partie seulement de ce champ immense a été défrichée ; mais cette partie déjà est curieuse et rare, et vaut qu'on s'y arrête un instant.

L'auteur, tout d'abord, fait une remarque bien naturelle, et qui toutefois aura pu choquer les Américains. Dans ces écoles publiques, c'est un lieu commun qu'on y rencontre des enfants de toute classe ; mais c'est aussi un fait constaté que les enfants des riches ne vont que dans des établissements privés. Et ces établissements privés sont pratiquement fermés aux pauvres par le chiffre élevé de la rétribution scolaire.

Ecoles publiques ou écoles privées sont, au surplus, largement ouverts aux visiteurs. Une Américaine a raconté, non sans quelque indignation, qu'il lui a été impossible, en dépit d'une mission officielle et des plus hautes recommandations, de pénétrer dans nos lycées à d'autres heures que celles où les élèves étaient sortis. Aux Etats-Unis, les parents, les curieux, les enquêteurs, américains ou étrangers, peu importe, sont reçus battants ouverts. On n'a rien à cacher, et l'on ne prétend rien cacher ; on ne connaît point, de l'autre côté de l'Atlantique, ces réticences et ces mystères dont les administrations européennes sont coutumières.

Quand on pénètre dans les écoles, on est frappé de leur différence d'aspect avec les nôtres. Sur trois côtés règne autour de la classe un grand tableau noir. Sur les tables, dans les armoires, le long des murs, sont des cartes, des appareils, toute une série d'instruments de physique et de chimie. On travaille beaucoup en classe, autant que chez nous, mais autrement que chez nous. Au lieu de réciter des leçons et de corriger des devoirs, on pose des questions, on fait défiler les élèves au tableau, on leur demande de fournir des solutions immédiates. Dictier un devoir que l'é-

(1) *Methods of education in the United States* : Swan et Sonnenschein, London.

lève fera chez lui, et qu'ensuite, après les observations du maître, il rapportera corrigé, est une conception que les maîtres américains n'approuvent guère. Ils aiment mieux faire travailler les élèves, sous leurs yeux, au tableau, en associant toute la classe aux efforts de chacun. On suppose que l'élève est attentif ; s'il ne l'est pas, le maître s'en console, et ne recourt pas aux rigueurs d'une réglementation coercitive.

Un des passages les plus intéressants du livre de M^{lle} Zimmern est celui qui a trait à l'instruction civique. L'enseignement de pareilles matières est partout chose délicate ; aux Etats-Unis, où l'on pratique le gouvernement de parti, c'est chose plus délicate encore. Aussi a-t-on rédigé des livres parfaitement nets, sortes de manuels officiels, qui servent de guide au maître et tendent à empêcher un enseignement passionné.

Ces manuels sont presque tous faits sur deux patrons. L'un tend à mettre les futurs électeurs en garde contre les excès possibles de la démocratie. Miss Zimmern cite, par exemple, le manuel de M. C. S. Dole, intitulé *Le Citoyen américain*, dans lequel se rencontre cette excellente définition : " Le citoyen idéal, c'est-à-dire le citoyen le meilleur possible, est à la fois progressiste et conservateur. Il préfère les méthodes anciennes et familières de gouvernement aussi longtemps qu'elles continuent à fonctionner convenablement ; mais il est tout prêt à en accepter d'autres, s'il apparaît qu'elles fonctionneraient mieux encore. Il est prudent en fait d'expériences publiques ; mais il ne les redoute pas dès qu'il s'aperçoit qu'elles sont justifiées."

L'autre type de manuel est un type empreint de ce que nous appelons en France le plus pur chauvinisme : on y dépeint l'administration et la politique des Etats-Unis comme étant au-dessus de toute critique, et les Etats-Unis comme le peuple le mieux gouverné du monde. Pour faire cette démonstration, on n'hésite pas à rapporter un peu inexactement les faits et à défigurer les institutions des autres pays. Exemples : " Sous le règne du roi Henri VIII, un vieillard, nommé Wolsey, fut mis à mort par ordre du roi, qui l'avait aimé toute sa vie, parce qu'il avait refusé d'exécuter un ordre déshonnête..." " Elizabeth

organisa une Eglise, et déclara qu'il n'y en aurait aucune autre, et ceux que l'on découvrirait s'efforçant d'en fonder d'autres étaient exécutés..."

" En Angleterre, ils ont ce qu'ils appellent une Chambre des Communes, que beaucoup de personnes croient ressembler à notre Chambre des Représentants. On raconte qu'un jour le Président Lincoln posa à quelques gentlemen la question que voici : ' Messieurs, si nous appelons la queue d'un mouton une jambe, combien le mouton aurait-il de jambes ? — Il en aurait cinq évidemment. — Nullement, messieurs ; car appeler la queue d'un mouton une jambe ne fait pas que c'en soit une, et appeler la Chambre des Communes du même nom que notre Chambre des Représentants ne fait pas que toutes deux soient semblables...' "

" A la Chambre des Communes, on voit des membres qui n'ont que vingt-et-un ans, de vrais enfants, chargés de faire les lois d'un des plus grands pays du monde... Nous, Américains, nous n'avons ni roi Jean qui peut nous emprisonner à son gré, ni reine Elizabeth pour nous dicter nos devoirs religieux ; rien de tout cela ne se rencontre dans notre glorieuse République, où le pouvoir appartient au peuple." Et, notons-le, pas une date pour éclairer l'enfant et l'avertir que ce sont là choses du passé. C'est ainsi que, dans certains Etats, l'on forme l'esprit et le jugement des futurs citoyens.

Joseph Chailley-Bert.

A PROPOS DE LAMENNAIS.

Le moindre souci des esprits ardents ou absolus est de compter avec l'opportunité, la patience et le temps ; leur tort est d'oublier que la logique des faits n'est pas aussi pressée que celle des idées ; que si le grain n'arrive à maturité que de longs mois après avoir été confié à la terre, l'esprit public est un sol plus froid encore et plus lent ; que c'est beaucoup pour une vie d'homme d'avoir jeté une idée dans le monde, et qu'il faut s'estimer heureux si la génération suivante la voit fleurir et germer à son soleil. (*Vie intime et religieuse du P. Lacordaire.*)

C. P. Chocarne.

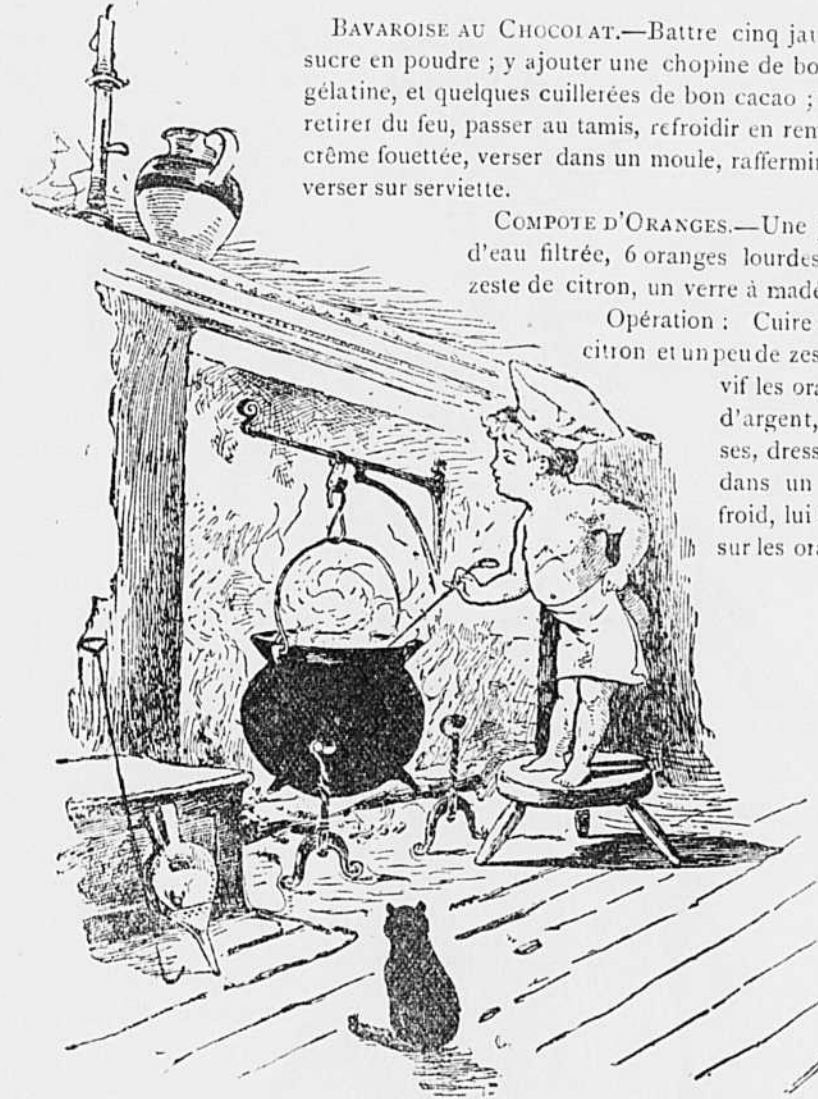
Cuisine.

BAVAROISE AU CHOCOLAT.—Battre cinq jaunes d'œuf avec une tasse de sucre en poudre ; y ajouter une chopine de bon lait bouillante, 3 feuilles de gélatine, et quelques cuillerées de bon cacao ; faites *scuire* et non bouillir, retirez du feu, passer au tamis, refroidir en remuant, ajoutez un demiard de crème fouettée, verser dans un moule, raffermir sur glace deux heures, renverser sur serviette.

COMPOTE D'ORANGES.—Une $\frac{1}{2}$ tasse de sucre, un demiard d'eau filtrée, 6 oranges lourdes et à peau fine, un peu de zeste de citron, un verre à madère de très bon kirsch.

Opération : Cuire le sucre avec l'eau, le zeste de citron et un peu de zeste d'orange 1 minute. Peler à vif les oranges avec un couteau à lame d'argent, les couper en tranches épaisses, dresser ces tranches en couronne dans un compotier. Le sirop étant froid, lui additionner le kirsch, verser sur les oranges et mettre sur glace.

GALETTE À L'ORANGE.—250 grammes de farine, 120 grammes de beurre fin, 20 grammes de sucre en poudre, 5 grammes de sel, 1 œuf, 1 verre à liqueur de kirsch, et autant d'eau fraîche, un peu de zeste d'orange râpé. Lier le tout sur la table et le laisser reposer pendant une heure. Découpez, à l'aide d'un emporte pièce rond uni ou cannelé, des petites galettes très minces. Dorer avec un peu d'œuf battu, cuire 12 ou 14 minutes sur une



plaque de tôle dans un four un peu chaud.

La Mode





Les Paroles Restent

Les conversations des perruches du monde et de leurs compagnons sont faites exclusivement de "potins," et les trois quarts des potins sont des calomnies, et telle de ces calomnies peut devenir meurtrière. On les écoute, on les accepte, on y croit ou on fait semblant d'y croire pour ne paraître point nigaud ;—et enfin on les répète, non pas toujours par méchanceté, mais pour paraître informé, ou parce qu'il y a toujours, comme dit à peu près La Rochefoucauld, dans le malheur (ou l'indignité de nos meilleurs amis, et des autres pareillement) quelque chose qui ne nous déplaît pas, ou pour avoir l'occasion de "faire de l'esprit" et d'amuser la galerie. C'est effrayant ce que, dans une seule soirée de causerie mondaine, vous découvrez des femmes malhonnêtes, de jeunes filles compromises, de maris complaisants, d'hommes d'affaire indécents..... Ces révélations se font le plus souvent sans appuyer, se glissent et s'insinuent dans un sourire, dans un bon mot ou dans les reticences d'une anecdote contée avec détachement. Et ces révélations sont d'autant plus terribles qu'elles refusent les preuves, qu'elles ne donnent aucune prise au contrôle. Et cela, voyez-

vous, est abominable quand on y songe. Entendez moi bien. Je suis persuadé de deux choses : Je suis persuadé d'abord que l'ensemble de ces accusations ne donne pas une idée inexacte du monde, lequel n'est pas joli. Mais je crois également que, neuf fois sur dix, il y a erreur sur la personne de l'accusé. Bref, pour n'être pas dupe, il faut croire les hommes capables de tout ; mais pour n'être point injuste et malaisant, il ne faut croire le mal d'aucun d'eux en particulier sinon à bonnes enseignes. Que de vies défigurées à Paris —et ailleurs—par la malignité et la légèreté mondaines ! Que de mauvaises légendes indestructibles !

Jules Lemaitre.

INSTANTANÉS.

EXTRAITS DE L'ESSAI SUR LE GOUT.

Nous sommes tous pleins d'idées accessoires.

Une femme qui aura une grande réputation et un léger défaut pourra le mettre en crédit, et le faire regarder comme une grâce. La plupart des femmes que nous aimons n'ont pour elles que la prévention sur leur naissance, leurs biens, les honneurs ou l'estime de certaines gens.

Une femme qui nous plaît a su vaincre des défauts que nos yeux nous montrent et que le cœur ne croit plus.

Une femme ne peut guère être belle que d'une façon : mais elle est jolie de cent mille.

Telle est la sagesse de la nature que ce qui ne serait rien sans la loi de la pudeur devient d'un prix infini depuis cette heureuse loi qui fait le bonheur de l'univers.

L'on n'a jamais de grâce dans l'esprit que lorsque ce que l'on dit est trouvé, non pas cherché.

Montesquieu.

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

Pharmacie MacMillan, PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE

offre un grand choix pour les cadeaux de

NOEL ET DU JOUR DE L'AN

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable ; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épiciériste.

Sirop de Terebenthine DU Dr. Laviolette

Guérit très vite les Rhumes, Toux, Croup, Coqueluche. Toujours sans danger et agréable au goût. En vente partout. Propriétaire :

J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

232 et 234 Rue St-Paul, - MONTREAL.

Hotel Victoria .

QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains, etc. etc.,

PRIX MODERES.

Institut Kneipp

DE MONTREAL.

2082 rue Ste-Catherine

(près de la rue Bleury)

Consultation du Médecin :

de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h.

Affusions, Douches, Bains, Salles de Réaction, Compresses à fleur de foie et autres Emmatlottements. Chambres et Pension à la Kneipp.

PRODUITS ALIMENTAIRES

Livres relatifs à la méthode.

Maladies Traitées avec Succès :

Anémie, Névrose, Rhumatisme, Goutte, Affections de l'Estomac, des Intestins, des Reins et de la Vessie, Diabète, Albuminurie, Bronchite, Tuberculose à son début, etc.

TELEPHONE BELL 3468.